

TRACTS GALLIMARD IV

Avril 2020

Sommaire

Frédéric Boyer	Sic transit gloria mundi.....	2
Alexandre Postel	Un texte nécessaire	6
ALBERT Camus	Exhortation aux médecins de la peste.....	9
Nancy Huston	Hors-sol.....	13
Jean-Paul Demoule	Pré-histoires du confinement.....	16
Alessandro Barricco	Le temps de l'audace.....	21
Tsolag Paloyan	Derrière la tête	28
David Rochefort	« Supplément d'âme », La fabrique des histoires	32
Arundhati Roy	La pandémie, portail vers un monde nouveau.....	37
Gilles Paché	Logistique de crise	45

<http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Tracts>

Frédéric Boyer

Sic transit gloria mundi

FRÉDÉRIC BOYER SIC TRANSIT GLORIA MUNDI


TRACTS
DE CRISE
GALLIMARD

3 AVRIL 2020 / 10 H / **N° 31**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Sic transit gloria mundi. Ainsi passe la gloire du monde. Toutes les alarmes se déchaînent. La gloire vacille. Son éclat nous aveuglait. Nous n'écoutions pas. Nous pensions vivre et nous étions vécus par quelque chose d'inconnu de nous. Quelque chose que nous ne voulions pas reconnaître. Quelque chose d'inconnu de nous qui était bien à nous. La férocité de la vie.

Son agilité à se répandre, à contaminer, infecter, et à tuer. La vie tue. Ne me dites pas qu'il fallait attendre ce virus pour le découvrir. La vie n'est pas toujours une amie, non plus. Ou aura-t-on oublié jusqu'aux usages des noms de la vie pour n'en retenir que le plus rassurant ? Un vieux poème sioux conseillait d'appeler ami, oncle ou frère, les loups et les ours rencontrés sur les pistes dans la forêt.

— Même ceux qui auront dévoré mon ami, mon oncle ou mon frère ? demandait un jeune chasseur.

— Eux, surtout ! répondait le chaman.

La mort cogne à la vitre de nos écrans. Ma fille veut savoir d'où ça vient. Quoi ? La férocité de la vie. Je lui réponds maladroitement, elle nous appartient aussi. Elle vient du monde tel que nous l'habitons, et du monde tel que nous ne l'habitons plus ou pas assez. Elle vient d'une grande volonté que nous avons toujours eue d'habiter, d'exploiter le monde, et de trop peu de conscience de n'être pas tout du monde. Si gloire il y a, c'est elle. Épouvantable et fragile. Et nous qui supplions de nous remettre sur nos rails abîmés. Rouler à tombeau ouvert dans l'éclat du monde.

Ma fille me dit qu'elle se sent très fragile depuis qu'elle a vu littéralement, un été il y a trois ans, la mort bondir comme un fauve et lui arracher sa mère. Et la litanie sombre du virus égrenée aux infos en continu lui rappelle crûment la perte. Je lui réponds que nous ne portons pas suffisamment attention à la fragilité qui est la nôtre. C'est notre cruauté. Cette bête sauvage que nous sommes à nous-mêmes. Et que cette inattention est aussi notre beauté terrible. Celle des humains, des « êtres éphémères », lisait-on déjà dans l'*Odyssee*.

Le virus appartient à la force aveugle, insaisissable de la vie. Il nous rappelle brutalement ce que nous préférons ne pas savoir, non seulement la fragilité nue de la vie mais tout autant son implacable raison : nous ne possédons pas la vie, nous lui appartenons. Et vouloir en sortir ou la dominer, c'est notre folle et crâne prétention. Nous mourrons d'être à elle et nous ne pouvons espérer nous sauver que grâce à elle, grâce à ce que la vie nous permet de connaître, d'explorer et d'agir. Pas plus. Nous nous sauvons un temps. Le simple et merveilleux, fragile, temps de vivre. C'est ce que signifiait la vieille expression latine : *Sic transit gloria mundi*. La gloire du monde, nous ne pouvons la posséder ni l'accaparer. Elle n'est gloire que d'être au monde, de passer. Avions-nous oublié qu'être humain c'était vivre la

totalité des événements du monde, être à l'écoute de la féroce et magnifique proposition chorale du monde ? Vie et mort, force et fragilité.

La puissance du virus et son agilité à se répandre atteignent aujourd'hui notre propre puissance d'action et d'organisation communes – la politique. Vie, mort, monde et politique. Il faudra revoir les conditions et les principes de notre occupation du monde, des territoires, des populations. Revoir notre *gloire*. Tout ce qui nous aura fait oublier ou nous aura détournés de notre précieuse vulnérabilité de vivant.

La politique ne devrait jamais oublier que sa tâche est de nous organiser sains et saufs un monde commun possible, mais en appartenant à deux royaumes distincts et indissociables, celui de la nature, de la férocité de la vie, et celui des sociétés humaines qui voudraient parfois s'abstraire de ce premier royaume. Comment assumer le désastre sinon en œuvrant pour que reviennent le bien de la citoyenneté et de l'attachement politique au service de tous et de toute vie au monde. Avec cette vieille idée tragique dont je ne démords plus : c'est l'insécurité de vivre qui donne son prix au travail de vivre.

L'hirondelle fraîche du printemps et l'agilité aveugle du virus. Je les conjugue, je les expose, je les conjure. Il faudrait prendre notre vulnérabilité politiquement au sérieux. Opposer à la férocité de la vie moins notre puissance cognitive que notre vulnérabilité de vivants. Notre capacité de résistance à la violence du vivant dépend étroitement de notre degré de conscience de notre fragilité. Les plus anciennes techniques des arts de combat nous l'avaient déjà appris.

Je cherche une image. Je dis à ma fille : Tu te souviens des films de Chaplin ? Un petit homme jette toute sa dignité dans une entreprise absurde et impure. C'est nous. Il court pour échapper à un poursuivant jusqu'à ne plus savoir lequel poursuit qui. La faim lui fait dévorer ses chaussures bouillies comme il se régalerait d'un rôti, jusqu'au détail du lacet difficile à avaler. Elle sourit – une parcelle de gloire enfin. Il ne faut rien oublier de notre absurde, drôle et tragique entêtement à vivre et tenir droit. Une autre histoire me revient. Un étrange passage de l'Évangile. Dernière apparition du Ressuscité aux disciples, sur la mer de Tibériade. « Les disciples ne savent pas que c'est Jésus » (Jean, 21, 4). Mais Jean le reconnaît et le dit à Simon Pierre qui, lit-on, « du manteau se ceignit, car il était nu, et se jeta dans la mer » (Jean, 21, 7).

Est-ce vraiment par peur et honte ? Un vrai gag absurde à la Charlot, celui du type qui pour se jeter à l'eau prend soin de mettre son manteau parce qu'il était nu. Il se jette à l'eau en s'habillant du manteau abandonné quand il était bien au sec et à l'abri : le manteau de son humanité perdue. Pas si fou. Nous croyons vivre couverts et protégés. Mais nous sommes nus. L'homme ? « Un pauvre animal nu et fourchu », dit le fou dans *Le Roi Lear*. Et comme des fous nous vivions dévêtus de notre vulnérable humanité. Jetons-nous à l'eau avec nos vieux habits précaires. Et préparons les fêtes à venir.

FRÉDÉRIC BOYER

La politique ne devrait jamais oublier que sa tâche est de nous organiser sains et saufs un monde commun possible, mais en appartenant à deux royaumes distincts et indissociables, celui de la nature, de la férocité de la vie, et celui des sociétés humaines qui voudraient parfois s'abstraire de ce premier royaume. Comment assumer le désastre sinon en œuvrant pour que reviennent le bien de la citoyenneté et de l'attachement politique au service de tous et de toute vie au monde. Avec cette vieille idée tragique dont je ne démords plus : c'est l'insécurité de vivre qui donne son prix au travail de vivre.

FRÉDÉRIC BOYER

FRÉDÉRIC BOYER EST NÉ EN 1961. ÉCRIVAIN, TRADUCTEUR ET ÉDITEUR, IL EST AUTEUR D'UNE TRENTAINE DE LIVRES. IL A DIRIGÉ LE CHANTIER DE LA NOUVELLE TRADUCTION DE LA BIBLE PAR DES ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS, PARUE EN 2001 AUX ÉDITIONS BAYARD. IL A PUBLIÉ DERNIÈREMENT *LÀ OÙ LE CŒUR ATTEND, PEUT-ÊTRE PAS IMMORTELLE* AUX ÉDITIONS P.O.L. ET UNE NOUVELLE TRADUCTION DES *GÉORGIQUES* DE VIRGILE : *LE SOUCI DE LA TERRE*, AUX ÉDITIONS GALLIMARD.

3 AVRIL 2020

Alexandre Postel

Un texte nécessaire

ALEXAN-
DRE
POSTEL
**UN TEXTE
NÉCESSAIRE**


**TRACTS
DE CRISE**
GALLIMARD

3 AVRIL 2020 / 20 H / **N° 32**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

En temps de crise, les écrivains s'interrogent sur la valeur de la littérature. Je suis pour ma part immunisé contre ces doutes.

Depuis le commencement du confinement, j'écris tous les jours ; et je peux certifier, sans forfanterie, que j'écris de mieux en mieux.

Je ne tiens pas un journal. Je ne consigne pas mes pensées sur la vie, la mort, la littérature et les épidémies. Un nouveau roman ?

Non, ce n'est pas sous mon toit que mille fictions fleuriront.

Le texte qui m'occupe est d'une absolue nécessité.

Mon secret ?

Tous les matins, mon imprimante étant hors d'usage, je rédige à la main mon attestation de déplacement dérogatoire.

Pour qui a, comme moi, perdu l'habitude de l'écriture manuscrite, l'exercice est ardu.

À vrai dire, cette activité m'a toujours posé problème. L'été précédant mon entrée au cours préparatoire, je me suis cassé le bras droit : c'est donc de la main gauche que j'ai appris à tenir mon stylo. Une fois le plâtre retiré, le pli était pris et j'ai continué, de la main droite, à écrire à la manière d'un gaucher : la main placée non pas sous la ligne d'écriture et à l'aplomb de celle-ci, mais au-dessus et recourbée.

Or cette posture inorthodoxe me vouait à saloper mes lignes d'écriture au fur et à mesure de mon avancée, du fait de cette main droite qui, avec une fatale gaucherie, venait s'étaler sur la ligne à peine écrite, en estomper l'encre encore humide et envelopper mes mots d'une sorte de brouillard bleu. Ce qui m'exposait aux furieux sarcasmes de quelque maîtresse fort peu maîtresse d'elle-même.

L'application inquiète qui était alors la mienne, je la retrouve en copiant l'attestation. De nature craintive et prudente, je souhaite présenter aux forces de l'ordre, le cas échéant, un document impeccable. J'ai appris avec anxiété, aux premiers jours du confinement, que la police concentrerait sa sévérité sur les citoyens suspects de désinvolture : « on verbalise ceux qui nous prennent pour des cons ». Et je tremble, car mes institutrices n'étaient pas loin de penser que tel était mon cas lorsque je leur remettais, le rouge aux joues, mes lignes de brouillard bleu (« tu te fiches du monde ? »).

Les obstacles, fatalement, se multiplient. En guise de papier, au lieu du vélin satiné propre à apaiser l'œil d'un agent irascible, une pauvre feuille quadrillée, arrachée aux spirales d'un bloc-notes. Et pour écrire, un stylo-bille transparent, à pointe épaisse – un « Bic cristal » : certes, l'encre sèche vite, ce qui, compte tenu des particularités de ma graphie, n'est pas à négliger. Mais les mots qu'elle produit manquent cruellement de tenue. L'usage du « Bic cristal » était du reste prohibé par les institutrices les plus strictes, et à raison : je ne sais quelle qualité inhérente à cette encre confère à mon attestation, malgré mes efforts, l'aspect offensant d'un papier gras.

Dernier écueil, et non des moindres, l'allongement considérable du texte consécutif au décret du 23 mars : sept rubriques au lieu de cinq, et trois notes de bas de page (faut-il les recopier ?). La première version, par comparaison, avait la brièveté d'un haïku. Qu'on en juge par la rubrique sur l'activité physique

1°) (décret du 16 mars) : déplacements brefs, à proximité du domicile, liés à l'activité physique individuelle des personnes, à l'exclusion de toute pratique sportive collective, et aux besoins des animaux de compagnie.

2°) (décret du 23 mars) : déplacements brefs, dans la limite d'une heure quotidienne et dans un rayon maximal d'un kilomètre autour du domicile, liés soit à l'activité physique individuelle des personnes, à l'exclusion de toute pratique sportive collective et de toute proximité avec d'autres personnes, soit à la promenade avec les seules personnes regroupées dans un même domicile, soit aux besoins des animaux de compagnie.

Tout en copiant, je m'avise qu'il y a là matière à un de ces problèmes de mathématiques qu'affectionnaient mes institutrices : sachant que je marche à la vitesse moyenne de 4 kilomètres-heure, que la copie quotidienne de l'attestation équivaut à N... centimètres d'écriture (N... doublant de longueur à partir du 23 mars), que la cartouche du « Bic cristal » permet, d'après ses concepteurs, de produire 2 kilomètres d'écriture et que celle-ci était aux deux tiers pleine au commencement du confinement, combien de kilomètres pourrais-je au maximum parcourir avant que mon stylo ne fonctionne plus ?

Ces efforts m'épuisent et d'ordinaire, une fois recopié *in extenso* le texte de l'attestation (en deux exemplaires, un pour la promenade et un pour les courses), je n'ai plus la force de sortir. Au demeurant, ces activités futiles peuvent être ajournées sans peine. L'écriture avant tout.

ALEXANDRE POSTEL

En temps de crise, les écrivains s'interrogent sur la valeur de la littérature. Je suis pour ma part immunisé contre ces doutes. Depuis le commencement du confinement, j'écris tous les jours ; et je peux certifier, sans forfanterie, que j'écris de mieux en mieux.

ALEXANDRE POSTEL

ALEXANDRE POSTEL EST NÉ EN 1982. IL EST L'AUTEUR DE QUATRE ROMANS PARUS AUX ÉDITIONS GALLIMARD : *UN HOMME EFFACÉ* (GONCOURT DU PREMIER ROMAN 2013, PRIX LANDERNEAU DÉCOUVERTES), *L'ASCENDANT* (PRIX DU DEUXIÈME ROMAN 2016), *LES DEUX PIGEONS* (2016) ET *UN AUTOMNE DE FLAUBERT* (2020).

3 AVRIL 2020

ALBERT Camus

Exhortation aux médecins de la peste

ALBERT CAMUS EXHORTATION AUX MÉDECINS DE LA PESTE


TRACTS
DE CRISE
GALLIMARD

4 AVRIL 2020 / 10 H / **N° 33**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Publié avec un autre texte en avril 1947 dans les *Cahiers de La*

***Pléiade*, sous le titre « Les Archives de La Peste », *Exhortation aux médecins de la peste* a probablement été écrit par Albert Camus en 1941, soit six ans avant la parution de *La Peste* dont il constitue l'un des travaux préliminaires.** Alors que le grand roman d'Albert Camus est lu et relu aujourd'hui dans le monde entier, en toutes langues, la collection « Tracts », avec l'aimable autorisation de la Succession Albert-Camus, vous propose de découvrir ce texte méconnu, mais d'une brûlante actualité, dans lequel l'écrivain adresse ses recommandations aux médecins dans leur combat quotidien contre l'épidémie.

Les bons auteurs ignorent si la peste est contagieuse. Mais ils en ont le soupçon. C'est pourquoi, messieurs, ils sont d'avis que vous fassiez ouvrir les fenêtres de la chambre où vous visitez le malade. Il faut se souvenir simplement que la peste peut être aussi bien dans les rues et vous infecter de la même façon, que les fenêtres soient ouvertes ou non.

Les mêmes auteurs vous conseillent aussi de porter un masque à lunettes et de placer, au-dessous de votre nez, un linge imbibé de vinaigre. Portez également sur vous un sachet composé des essences recommandées dans les livres, mélisse, marjolaine, menthe, sauge, romarin, fleur d'oranger, basilic, thym, serpolet, lavande, feuille de lauriers, écorce de limon, et pelure de coings. Il serait souhaitable que vous fussiez entièrement vêtus de toile cirée. Cependant, cela peut s'accommoder. Mais il n'y a point d'accommodements avec les conditions sur lesquelles bons et mauvais auteurs sont d'accord. La première est que vous ne devez tâter le pouls du malade qu'après avoir trempé les doigts dans du vinaigre. Vous en devinez la raison. Mais le mieux serait peut-être de vous abstenir sur ce point. Car si le malade a la peste, cette cérémonie ne la lui enlève point. Et, s'il en est indemne, il ne vous aura pas fait appeler. En temps d'épidémie, on soigne son foie tout seul, pour se garder de toute méprise.

La deuxième condition est que vous ne regardiez jamais le malade en face, pour ne pas être dans la direction de son souffle. De même, si, malgré l'incertitude où nous sommes touchant l'utilité de ce procédé, vous avez ouvert la fenêtre, il sera bon de ne pas vous placer dans l'orientation du vent qui risque de vous apporter en même temps le rôle du pestiféré.

Ne visitez non plus les patients quand vous serez à jeun. Vous n'y résisteriez pas. Mais ne mangez pas trop cependant. Vous vous abandonneriez. Et si, malgré toutes ces précautions, quelque chose du venin est venu se placer dans votre bouche, il n'y a pas de remède à cela, sauf que vous n'avaliez jamais votre salive, durant tout le temps de votre visite. Cette condition est la plus dure à observer.

Lorsque tout ceci, tant bien que mal, aura été respecté, vous ne devez pas vous tenir pour quittes. Car il est d'autres conditions, très nécessaires à la préservation de votre corps, bien qu'elles touchent plutôt aux dispositions de l'âme. « Aucun individu, dit un vieil auteur, ne peut se permettre de rien toucher de contaminé dans un pays où règne la peste. » Cela est bien dit. Et il n'est endroit que nous ne devions purifier en nous, fût-ce dans le secret des cœurs, pour mettre enfin de notre côté le peu de chances qui nous restent. Cela est surtout vrai pour vous autres, médecins, qui êtes plus près, s'il se peut, de la maladie, et qui en apparaissez d'autant plus suspects. Il vous faut donc devenir exemplaires.

La première chose est que vous n'ayez jamais peur. On a vu des gens faire très bien leur métier de soldats tout en ayant peur du canon. Mais c'est que le boulet tue également le courageux et le tremblant. Il y a du hasard dans la guerre tandis qu'il y en a très peu dans la peste. La peur vicie le sang et échauffe l'humeur, tous les livres le disent. Elle dispose donc à recevoir les impressions de la maladie, et, pour que le corps triomphe de l'infection, il faut que l'âme soit vigoureuse. Or, il n'y a point d'autre peur que celle d'une fin dernière, la douleur étant passagère. Vous donc, médecins de la peste, devez vous fortifier contre l'idée de la mort et vous réconcilier avec elle, avant d'entrer dans le royaume que la peste lui prépare. Si vous êtes vainqueurs sur ce point, vous le serez partout et l'on vous verra sourire au milieu de la terreur. Concluez qu'il vous faut une philosophie.

Il vous faudra aussi être sobre en toutes choses, ce qui ne veut point dire être chaste, qui serait un autre excès. Cultivez la raisonnable gaîté afin que la tristesse ne vienne point altérer la liqueur du sang et la préparer à la décomposition. Il n'est rien de meilleur à ce sujet que d'user du vin en quantités estimables, pour alléger un peu l'air de consternation qui vous viendra de la ville empestée.

D'une façon générale, observez la mesure qui est la première ennemie de la peste et la règle naturelle de l'homme. Némésis n'était point, comme on vous l'a dit dans les écoles, la déesse de la vengeance, mais celle de la mesure. Et ses coups terribles ne frappaient les hommes que lorsqu'ils s'étaient jetés dans le désordre et le déséquilibre. La peste vient de l'excès. Elle est excès elle-même, et ne sait point se tenir. Sachez-le, si vous voulez la combattre dans la clairvoyance. Ne donnez pas raison à Thucydide, parlant de la peste d'Athènes et disant que les médecins n'étaient d'aucun secours parce que, dans le principe, ils traitaient du mal sans le connaître. Le fléau aime le secret des tanières. Portez-y la lumière de l'intelligence et de l'équité. Ce sera plus facile, vous le verrez à l'usage, que de ne pas avaler sa salive.

Vous devez enfin devenir maîtres de vous-mêmes. Et par exemple, savoir faire respecter la loi que vous aurez choisie, comme celle du blocus et de la quarantaine. Un historiographe de Provence dit qu'autrefois, lorsque quelqu'un des consignés venait à s'échapper, on lui faisait casser la tête. Vous ne désirez pas cela. Mais vous n'oubliez pas non plus l'intérêt général. Vous ne ferez pas d'exception à ces règles pendant tout le temps où elles seront utiles et même si votre cœur vous presse. On vous demande d'oublier un peu ce que vous êtes sans jamais oublier cependant ce que vous devez. C'est la règle d'un tranquille honneur.

Munis de ces remèdes et de ces vertus, il ne vous restera plus qu'à refuser la fatigue et garder fraîche votre imagination. Vous ne devrez pas, vous ne devrez jamais vous habituer à voir les hommes mourir à la façon des mouches, comme ils le font dans nos rues, aujourd'hui, et comme ils l'ont toujours fait depuis qu'à Athènes la peste a reçu son nom. Vous ne cesserez pas d'être consternés par ces gorges noires dont parle Thucydide, qui distillent une sueur de sang et dont une toux rauque arrache avec peine des crachats rares, menus, couleur de safran et salés. Vous n'entrerez jamais dans la familiarité de ces cadavres dont même les oiseaux de proie s'écartent pour en fuir l'infection. Et vous continuerez de vous révolter contre cette terrible confusion où ceux qui refusent leurs soins aux autres périssent dans la solitude tandis que ceux qui se dévouent meurent dans l'entassement ; où la jouissance n'a plus sa sanction naturelle, ni le mérite son ordre ; où l'on danse au bord des tombes ; où l'amant repousse sa maîtresse pour ne pas lui donner son mal ; où le poids du crime n'est jamais porté par le criminel, mais par l'animal émissaire qu'on choisit dans l'égaré d'une heure d'épouvante.

L'âme pacifiée reste la plus ferme. Vous serez fermes, face à cette étrange tyrannie. Vous ne servirez pas cette religion aussi vieille que les cultes les plus anciens. Elle tua Périclès, alors qu'il ne voulait d'autre gloire que de n'avoir fait prendre le deuil à aucun citoyen, et elle n'a pas cessé depuis ce meurtre illustre jusqu'au jour où elle vint s'abattre sur notre ville innocente, de décimer les hommes et d'exiger le sacrifice des enfants. Quand même cette religion nous viendrait du ciel, il faudrait dire alors que le ciel est injuste. Si vous en arrivez là, vous n'en tirerez cependant aucun orgueil. Il vous revient au contraire de songer souvent à votre ignorance, pour être assurés d'observer la mesure, seule maîtresse des fléaux.

Il reste que rien de cela n'est facile. Malgré vos masques et vos sachets, le vinaigre et la toile cirée, malgré la placidité de votre courage et votre ferme effort, un jour viendra où vous ne pourrez supporter cette ville d'agonisants, cette foule qui tourne en rond dans des rues surchauffées et poussiéreuses, ces cris, cette alarme sans avenir. Un jour viendra où vous voudrez crier votre dégoût devant la peur et la douleur de tous. Ce jour-là, il n'y aura plus de remède que je puisse vous dire, sinon la compassion qui est la sœur de l'ignorance.

ALBERT CAMUS

LES CAHIERS DE LA PLÉIADE, 1947 ; ŒUVRE COMPLÈTES, II,
GALLIMARD, 2006 (« BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE »)

Un jour viendra où vous voudrez crier votre dégoût devant la peur et la douleur de tous. Ce jour-là, il n'y aura plus de remède que je puisse vous dire, sinon la compassion qui est la sœur de l'ignorance.

ALBERT CAMUS

4 AVRIL 2020

Nancy Huston

Hors-sol

NANCY HUSTON HORS-SOL



6 AVRIL 2020 / 10 H / **N° 34**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

« La tentation est grande de mettre sa propre pensée en berne en se disant qu'elle ne vaut plus rien par rapport à ce qui se passe dans le monde. Et une telle attitude est plus que dangereuse. » C'est Jean Morisset qui m'a écrit cela hier, mon vieil ami québécois poète géographe octogénaire, et ça m'a un peu sauvée, car ça décrit exactement ce que je fais en ce moment : je mets ma pensée en berne. Berne, c'est la capitale du pays où je me trouve.

Comme beaucoup de grands-parents d'abord enchantés à l'idée de se rendre utiles lors de la fermeture des écoles et haltes-garderies, j'ai été interdite de présence auprès de ma petite-fille en tant que vieille personne fragile. Premier choc. Du coup, le dimanche 15 mars, suivant les conseils pour ne pas dire les ordres de mon Président, je suis allée voter et puis, suivant les conseils pour ne pas dire les ordres de ma fille, attrapant ordi et valise, je me suis réfugiée chez le Peintre, mon compagnon suisse. Et en arrivant dans sa maison (mon deuxième chez-moi depuis sept ans déjà), deuxième choc : brutalement, en moi, l'écriture s'est tue.

Que terminer mon roman en cours puisse ne plus me sembler une tâche urgente dans le contexte de la pandémie et du confinement – rien de plus normal. Mais... *les voix* ! ces voix qui s'égosillent dans ma tête en permanence, échafaudant discussions, sketches, opéras, engueulades, délires et thèses d'État... où étaient-elles passées ? Silence radio. Quinze jours durant, je n'ai fait qu'écrire des courriels, dévorer des informations au sujet du virus et de sa gestion dans le monde, parler au téléphone ou par Skype avec mes proches.

Absence de vie sociale à part, notre quotidien, au Peintre et à moi-même, ressemblait de façon presque pénible à ce qu'il est en temps normal. Que l'écart violent entre l'état du monde et ce quotidien agréable crée en moi un *malaise*, un *gêne*, voire un *vertige*, passe encore... mais pourquoi cette *paralysie scripturale* ? Et soudain, grâce à la lettre de Jean, je l'ai compris : c'est que, sans le vouloir, sans le prévoir, en mettant ma pensée « en Berne », c'est-à-dire en changeant de pays, en me mettant hors-sol, je m'étais éjectée de l'écriture. Car si l'écriture se fait dans la solitude, elle ne se fait pas dans le vide. Comme toute forme de création, elle est enracinée. Elle ne jaillit pas d'un esprit nomade, hors famille, hors ethnie, libre de toute attache, dégagé de la gangue de l'Histoire.

Les jours ont passé, le confinement s'est précisé, renforcé, prolongé, les frontières se sont fermées, les TGV ont été supprimés. Désormais je ne peux plus rejoindre ma « vraie vie » qu'en voiture, or je n'ai pas de voiture. Et, stupéfaite, je découvre que, même quand je suis en déplacement – que ce soit au bout du monde ou dans mon pays natal –, *c'est en France que j'écris*. Les pays existent. Et si la frontière entre deux pays mitoyens et francophones comme la France et la Suisse romande peut sembler « symbolique » et poreuse quand tout va bien, ce n'est pas anodin de quitter l'un pour l'autre en temps de crise.

Paris est ma ville depuis près d'un demi-siècle, or cette ville vit un drame et je ne suis pas là à son chevet, je l'ai abandonnée. J'ai beau suivre de près ce qui se passe en France, je ne partage pas dans mon corps le calvaire des Français, ne respire pas le même air qu'eux. Soudain je vois que mon *sol* à moi, ce qui me permet d'exister, d'écrire et de respirer, ce n'est ni « la Langue française » ni « la Littérature » ni même « l'Écriture » (ainsi que le prétendent souvent des romantiques post-chrétiens en mal d'absolu), non, mon sol, à moi, Canadienne dont la jeunesse s'éparpilla entre trois pays et une dizaine de villes différentes, c'est la France. Mon sol c'est l'histoire de ma vie telle qu'elle s'est tissée jour après jour à même l'Histoire française, avec ses gouvernements successifs, son mouvement des femmes, ses grèves et manifs, ses émeutes et attentats, son monde de l'édition, ses écoles, hôpitaux, librairies, théâtres, radios et télévisions, forêts et festivals... Tout cela, qui est infini et qui est français, m'a faite ce que je suis comme adulte et, l'ayant quitté, m'étant mise en quelque sorte hors-sol, je n'ai plus rien à dire.

Le Peintre a grandi dans cette campagne fribourgeoise et la connaît par cœur. Signe de la fin de l'hiver : en passant devant une ferme hier matin, nous avons assisté à l'ouverture des étables. Une dizaine de veaux âgés de deux à trois mois ont été lâchés à l'air libre pour la première fois et se sont mis à courir, à folâtrer, à faire des cabrioles dans le champ. On aurait pu croire que chacun se livrait à cette manifestation de joie physique de façon spontanée. Mais non : il y avait clairement un chef que les autres suivaient et imitaient ; ils cabriolaient à sa suite et dans la même direction que lui. Tous sont revenus au même moment boire à l'auge devant l'étable, et puis se sont mis à cabrioler, comme un seul veau, dans une autre direction. Et je me suis dit que, bien plus qu'on ne voulait l'admettre, nous autres humains fonctionnions nous aussi par tropisme collectif. Il suffit de voir comment s'habillent les députés de l'Assemblée nationale, comment applaudissent les spectateurs au festival des Vieilles Charrues, comment s'égaille un groupe de gamins poursuivis par la police.

Espoir pour ces *Chroniques anachroniques* qui, le temps de cette quarantaine, tiendront lieu de sol sous les pieds d'une Hors-Sol : explorer quelques implications et réverbérations de ce fragment de sagesse traditionnelle bantou : JE SUIS PARCE QUE NOUS SOMMES.

NANCY HUSTON

LENTIGNY, 28 MARS 2020

Sans le vouloir, sans le prévoir, en mettant ma pensée « en Berne », c'est-à-dire en changeant de pays, en me mettant hors-sol, je m'étais éjectée de l'écriture.

NANCY HUSTON

NÉE À CALGARY AU CANADA, NANCY HUSTON, QUI VIT À PARIS, EST L'AUTEURE DE NOMBREUX ROMANS ET ESSAIS PUBLIÉS CHEZ ACTES SUD ET CHEZ LEMÉAC, PARMIS LESQUELS *INSTRUMENTS DES TÉNÉBRES* (1996 ; PRIX GONCOURT DES LYCÉENS ET PRIX DU LIVRE INTER), *L'EMPREINTE DE L'ANGE* (1998 ; GRAND PRIX DES LECTRICES DE ELLE) ET *LIGNES DE FAILLE* (2006 ; PRIX FEMINA).

6 AVRIL 2020

Jean-Paul Demoule

Pré-histoires du confinement

JEAN-PAUL
DEMOULE

PRÉ-

**HISTOIRES DU
CONFINEMENT**



6 AVRIL 2020 / 20 H / **N° 35**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

La moitié de l'humanité est désormais confinée. Ce serait un événement considérable, du jamais vu dans l'histoire.

En réalité, l'histoire de l'humanité pourrait être, malgré les apparences de la mondialisation, celle de son confinement progressif, depuis le nomadisme des débuts paléolithiques jusqu'aux concentrations urbaines actuelles, où l'on ne sort de « chez soi » que pour se confiner dans une voiture individuelle ou un transport en commun, puis dans le bureau ou l'*open space* qui permet de gagner son pain à la sueur (virtuelle) de son front.

LE RAPPORT AU TERRITOIRE

Rester à l'intérieur de ses frontières (*finis* en latin, d'où le confinement), c'est le lot de la plupart des espèces vivantes, qui parcourent un territoire soigneusement délimité, et dont elles ne sortent normalement pas. N'en font exception que les espèces migratrices, oiseaux, baleines, tortues marines, saumons, anguilles ou rennes, pour des raisons de climat, d'alimentation ou de reproduction. Nos proches cousins chimpanzés, avec lesquels nous partageons 99 % de nos gènes, ne migrent pas. Ce n'est pas tout à fait une preuve, car nous partageons aussi 60 % de nos gènes avec les mouches, et même 40 % avec les pommes de terre. Mais l'ancêtre commun aux mouches et à nous-mêmes remonte quand même à plusieurs centaines de millions d'années, alors que les ancêtres communs à tous les grands singes actuels, dont nous-mêmes, gambadaient dans les savanes il n'y a guère plus de dix millions d'années. Les chimpanzés ont un territoire délimité, propre à chaque groupe, et aux limites duquel patrouillent les mâles. Toutefois, à l'âge adulte, une partie des jeunes femelles quitte le groupe pour en rejoindre un autre. Il semblerait qu'au sein de chaque groupe, les femelles venues d'ailleurs, celles qui ont franchi les limites, sont plus attirantes. Ce sont là certaines des limites – ou des avantages – du confinement.

Les contraintes alimentaires ont cependant pesé. Les primates, dont nous-mêmes, sont des consommateurs de produits charnus, végétaux et animaux, dispersés dans la nature et non des mangeurs d'herbes. Comme l'a écrit naguère le préhistorien André Leroi-Gourhan : « L'homme aurait-il possédé une denture râpante et un estomac de ruminant que les bases de la sociologie eussent été radicalement différentes. Apte à consommer les plantes herbacées, il eût pu, comme les bisons, former des collectivités transhumantes de milliers d'individus »...

DES PRIMATES DÉCONFINÉS

Si les formes humaines les plus anciennes sont toutes apparues en Afrique, une partie n'y resta pas confinée mais certains représentants de deux espèces successives, *homo erectus* à partir de deux millions d'années, puis *homo sapiens* (nous-mêmes) à partir de 200 000 ans environ, en sortirent. Pourquoi ? Ils ne s'en rendirent sans doute pas compte vu l'immensité temporelle en jeu dans ces déplacements, de l'ordre de centaines de milliers d'années pour les premiers, de

dizaines de milliers pour les seconds. Ces errances insensibles ont cependant obligé les humains à s'adapter à des environnements très différents, à inventer le feu ainsi que, au moins pour *sapiens*, les vêtements – confinement à l'intérieur de soi-même – et à tâcher de se protéger par des abris.

Tributaires de leurs ressources, il était rare qu'ils puissent rester confinés au même endroit toute l'année. C'est seulement dans des écosystèmes qui leur offraient une alimentation permanente, en général issue de milieux aquatiques (poissons, coquillages, mammifères marins) que certaines sociétés ont pu se sédentariser – la loi du moindre effort poussant aussi à adopter ce mode de vie partiellement confiné. Et à mesure que l'agriculture sédentaire s'imposera progressivement sur toute la planète à partir de 10 000 ans environ, absorbant peu à peu les chasseurs-cueilleurs, le nomadisme ne se maintiendra plus que dans de rares régions, lié au pastoralisme et à des conditions écologiques particulières – steppes, déserts.

ARCHÉOLOGIE DES ÉPIDÉMIES

En se généralisant, l'agriculture sédentaire, autrement dit le néolithique, créa un rapport radicalement nouveau à la nature et à l'espace. Les humains cessent d'être immergés dans la nature, espèce animale parmi d'autres, pour en prendre le contrôle. L'espace est fixé et hiérarchisé : la maison, puis le village, puis la zone des champs et des pâtures, et enfin l'espace sauvage réputé hostile, à moins d'être défriché. La mobilité diminue, la nourriture change, mais les maladies se développent aussi.

L'archéologie, l'anthropologie biologique et la génétique indiquent que de nombreuses maladies existaient déjà chez les chasseurs-cueilleurs, mais à bas bruit. Ces petits groupes réduits, isolés les uns des autres et ne comptant en moyenne que quelques dizaines d'individus, étaient un terrain peu propice pour le développement d'épidémies dignes de ce nom. Le pian, les poux, la malaria, les vers intestinaux, la salmonelle, semblent attestés de manière ponctuelle mais récurrente, tout comme, au contact des animaux sauvages, le typhus, la maladie du sommeil, le tétanos, la tuberculose aviaire, la leptospirose ou la fièvre jaune.

Tout change avec l'agriculture sédentaire. La maison en dur devient désormais la règle, concentrant un grand nombre d'humains, famille nucléaire dans un volume réduit ou famille élargie dans de grandes maisons collectives. Paradoxalement, la maison est le lieu où l'on n'est jamais seul. Elle ne permet aucune intimité et dans diverses sociétés traditionnelles, comme en Amazonie ou en Nouvelle-Guinée, la sexualité ne peut se pratiquer qu'au dehors, à l'abri du couvert sylvestre. Nos chambres à coucher, individuelles ou pour couple, sont une invention récente.

Ces concentrations humaines croissantes vont permettre la généralisation des épidémies. Le village permanent, et bientôt la ville, posent de nombreux problèmes, non seulement de ravitaillement, mais d'évacuation des déchets, d'accès à l'eau potable, d'hygiène. La maison et ses dépendances concentrent, outre les humains, les animaux domestiques, variés selon les régions du globe (du porc au lama et du buffle au poulet), mais aussi les animaux dits commensaux, rats et leurs puces,

blattes, ainsi qu'à date plus récente moineaux, pigeons (sortes de rats volants) ou goélands, sans compter les animaux dits d'agrément. Ces divers animaux sont porteurs de maladies, comme la brucellose du mouton, et sans doute (il y a débat) la tuberculose des bovins, sans compter, plus tard, la peste apportée par la puce du rat noir. Et même si la chasse régresse fortement, les animaux sauvages ont aussi leurs maladies, et en restreignant peu à peu leur domaine naturel, nous les rapprochons de nous par force.

SANTÉ ET ENTASSEMENT

Les premiers agriculteurs, par rapport aux chasseurs-cueilleurs, témoignent d'un état de santé assez dégradé et d'une diminution de la stature, dus à une nourriture nouvelle, plus molle et sucrée et moins adaptée à la physiologie humaine (d'où le développement des caries dentaires, et aujourd'hui de l'obésité), mais aussi à la réduction de la mobilité, aux troubles musculo-squelettiques engendrés par les travaux agricoles et l'augmentation du temps de travail. Ce n'est pas un hasard si l'agriculture est vue dans la Bible comme une malédiction.

La suite est connue. Les humains ne cesseront de croître en nombre, avec trois conséquences toujours en œuvre, dont l'archéologie observe les débuts : une course indéfinie au progrès technique (de la charrue aux pesticides) pour nourrir de plus en plus de bouches sur une planète finie ; des tensions entre communautés humaines désormais confinées sur des territoires limités, engendrant une perpétuelle course aux armements (des épées de bronze aux missiles de croisière) ; des inégalités sociales croissantes (des tombeaux mégalithiques du néolithique jusqu'aux vingt oligarques actuels qui possèdent autant que la moitié la plus pauvre de l'humanité).

L'architecture a dû s'adapter. Les maisons ont été tassées fortement les unes contre les autres, jusqu'à, dès l'Empire romain, inventer les immeubles, où la « maison » s'est muée en « appartement », en « partie » d'un ensemble dont seules les ouvertures restent individuelles, les murs, plafonds et planchers étant communs avec les autres « appartements ». Les maisons qui subsistent hors des villes, authentiques ou copies bon marché, sont transformées en « résidences secondaires », quitte à ce qu'elles servent à l'occasion de refuge temporaire aux urbains confinés.

FATALITÉ DU CONFINEMENT ?

Les maladies n'en ont pas disparu pour autant. Si les progrès de la médecine en ont maîtrisé un certain nombre, ces entassements urbains ont favorisé de nouvelles épidémies tandis que la pollution, extérieure et intérieure, en faisait apparaître d'autres. En outre, une hygiène et une médicalisation excessives (antibiotiques en particulier) ont fragilisé les défenses naturelles des organismes, provoquant allergies et maladies auto-immunes. Certes, la partie la plus aisée de l'humanité peut se déplacer sur toute la planète pour le travail ou les loisirs, mais ce « tourisme de masse » commence à causer de graves problèmes logistiques, tandis que la réalité virtuelle permettra de plus en plus de se promener en tous lieux depuis son fauteuil, tout comme les visioconférences évitent les déplacements d'affaires.

Quant à la partie la plus pauvre, celle qui tente de « migrer », tout est fait pour qu'elle ne le fasse pas.

L'actuel confinement dû à la nouvelle épidémie, joint à un télétravail partout où il est possible (et qui tend à se généraliser par ailleurs) n'est finalement que l'ultime aboutissement, emblématique, du destin d'*homo sapiens* à partir du moment où il a décidé de devenir sédentaire. Fallait-il, dans ce cas inventer l'agriculture ? Il n'y a pas, banalement, de fatalité des techniques, mais seulement de ce que les sociétés en font. C'est ce que montreront, ou non, les mois à venir.

JEAN-PAUL DEMOULE

La moitié de l'humanité est désormais confinée. Ce serait un événement considérable, du jamais vu dans l'histoire. En réalité, l'histoire de l'humanité pourrait être, malgré les apparences de la mondialisation, celle de son confinement progressif, depuis le nomadisme des débuts paléolithiques jusqu'aux concentrations urbaines actuelles.

JEAN-PAUL DEMOULE

JEAN-PAUL DEMOULE, ARCHÉOLOGUE, EST PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE PARIS I PANTHÉON-SORBONNE ET A PRÉSIDÉ L'INSTITUT NATIONAL DE RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES PRÉVENTIVES (INRAP). IL A PUBLIÉ CHEZ GALLIMARD *L'EUROPE, UN CONTINENT REDÉCOUVERT PAR L'ARCHÉOLOGIE* (2009), *ON A RETROUVÉ L'HISTOIRE DE FRANCE* (2013) ET *NAISSANCE DE LA FIGURE – L'ART DU PALÉOLITHIQUE À L'ÂGE DU FER* (2017), AINSI QUE CETTE ANNÉE, À LA DÉCOUVERTE, *AUX ORIGINES, L'ARCHÉOLOGIE : UNE SCIENCE AU CŒUR DES GRANDS DÉBATS DE NOTRE TEMPS*.

6 AVRIL 2020

Alessandro Barricco

Le temps de l'audace

ALESSAN- DRO BARICCO

LE TEMPS DE L'AUDACE



7 AVRIL 2020 / 10 H / **N° 36**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

« La prudence, c'est fait. À présent il est temps de passer à l'étape suivante : penser, comprendre, interpréter le chaos et prendre le risque de fournir à tous un minimum de certitudes. C'est le rôle des intellectuels. »

Je l'ai citée dans *Une certaine vision du monde*, mais c'est l'occasion de la répéter. Il s'agit d'une réplique tirée d'un excellent roman suédois, *Le Médecin personnel du roi* de Per Olov Enquist. La reine veut apprendre à faire du cheval. Elle monte en selle et demande à son moniteur d'équitation quelles sont les règles. Voici ce qu'il répond : « La première, c'est la prudence. La seconde, l'audace. »

Bien. La prudence, c'est fait, me semble-t-il. Il est temps de passer à l'audace.

Nous devons passer à l'audace.

Pour le personnel soignant, je ne sais pas ce que cela peut signifier en ce moment, *être audacieux*. Mais je sais exactement ce que cela signifie pour les intellectuels : mettre de côté la tristesse et penser, c'est-à-dire comprendre, interpréter le chaos, répertorier des monstres encore jamais vus, donner un nom à des phénomènes encore jamais vécus, fixer droit dans les yeux des vérités ignobles et, une fois qu'on a fait tout ça, prendre le risque de *fournir à tous un minimum de certitudes*. Et donc, au boulot, chacun dans la mesure de ses possibilités et de son talent. Je ne suis pas particulièrement en forme ces jours-ci, mais rien ne m'empêchera d'écrire ce que je sais. Car c'est mon métier.

1. La fin du monde n'est pas pour tout de suite. Et nous ne nous retrouverons pas davantage en pleine anarchie, dans l'une de ces situations où le cancre de la classe fait la loi, le costaud assis au dernier rang qui ne comprend rien et prend son pied à vous cogner dessus. Réveillons-nous : ça, c'est dans les films. Reprenons nos esprits. Car nous, les humains, sommes une espèce dotée d'une patience, d'une intelligence et d'une force redoutables : nous nous sommes approprié le monde et en avons fait notre terrain de jeu, par l'une des opérations les plus violentes et cyniques que l'on puisse imaginer ; et ce n'est pas tout : nous en avons parfaitement conscience, au point d'avoir donné un nom au butin de cette *razzia*, *anthropocène*, et nous sommes à présent si sûrs de nous que nous envisageons même, depuis peu, de rendre sa liberté à une partie du monde naturel. Voilà ce que nous sommes. Nous avons toujours combattu les virus. Souvent ils nous ont mis à genoux. Mais il se trouve que, dans cette position inconfortable, nous sommes devenus encore plus patients, têtus et rusés.
2. Nous sommes en train de faire la paix avec le *Game*. Avec la civilisation numérique. Nous l'avons fondée, puis nous avons commencé à la détester et

maintenant nous faisons la paix avec elle. À tous les niveaux de la société, on sent une confiance et une familiarité accrues, ainsi qu'une profonde gratitude envers les outils numériques, des sentiments qui appartiennent désormais à notre vécu partagé et qui ne le quitteront plus. L'une des utopies fondatrices de la révolution numérique consistait à penser que les outils numériques deviendraient une extension quasi biologique de notre corps et non de simples prothèses artificielles réduisant notre humanité : l'utopie se change à présent en pratique quotidienne. En quelques semaines, nous avons rattrapé tout le retard accumulé par excès de nostalgie, de peur, de suspicion ou simplement de snobisme intellectuel. Nous avons désormais dans les mains une civilisation amie que nous saurons mieux corriger, car nous le ferons sans ressentiment.

3. Chacun de nous a pu remarquer combien les relations humaines non numériques lui manquaient ces jours-ci. Inversez ce constat : cela signifie que nous en avons beaucoup, des relations humaines. Alors que nous disions des choses comme : « Désormais, toute notre vie se passe sur les outils numériques », nous nous constituons une quantité incroyable de relations humaines. Nous nous en rendons compte aujourd'hui et c'est comme si nous nous réveillions, après un léger passage à vide de l'intelligence. N'oubliez pas cette leçon, s'il vous plaît. Ajoutez-en même une autre : tout cela nous apprend que plus nous laisserons la civilisation numérique se déployer, plus tout ce qui nous permet de rester humains acquerra de beauté, d'importance et de valeur, y compris économique : les corps, les voix naturelles, les impuretés, les imperfections physiques, les aptitudes manuelles, les contacts, les efforts, la proximité, le contact, la température, les rires et les larmes *authentiques*, les mots non écrits, et je pourrais continuer ainsi pendant plusieurs lignes. L'humanisme deviendra une pratique quotidienne et notre seule vraie richesse : ce ne sera plus une discipline à étudier, mais un lieu de notre agir que nous ne nous laisserons plus jamais voler. Songez à la fureur avec laquelle nous le désirons, à présent qu'un virus l'a pris en otage : c'est suffisant pour remiser le moindre doute.
4. Une fissure qui semblait s'ouvrir comme un gouffre et qui nous faisait souffrir s'est refermée en l'espace d'une semaine : celle qui séparait le peuple des élites. En quelques jours, tous ont accepté, au prix de sacrifices inimaginables et avec une grande discipline, les consignes données par une classe politique en laquelle ils n'avaient aucune confiance et un corps médical auquel, la veille encore, ils avaient du mal à reconnaître une véritable autorité, même sur des questions aussi simples que celle des vaccins. Une classe dirigeante incapable de mener à bien une réforme de l'enseignement a pu obtenir du pays entier qu'il reste à la maison. Qu'est-ce qui s'est passé ? La peur, me répondra-t-on. Certes. Mais ce n'est pas tout. Il

y a autre chose, une chose qui nous aide à mieux nous comprendre : en dépit des apparences, nous *croyons* à l'intelligence et à la compétence, nous *voulons* que quelqu'un nous guide, nous sommes *capables* de changer de vie sur la base des indications de ceux ou celles qui savent mieux que nous. Notre révolte contre les élites est momentanément suspendue, ce qui peut nous aider à mieux la comprendre : nous croyons à l'intelligence, *mais plus à celle de nos pères* ; nous voulons la compétence, *mais pas celle du ^{xx} siècle* ; nous avons besoin de quelqu'un qui décide pour nous, *mais notre rêve, c'est que ce quelqu'un ne soit pas issu d'une caste imbue d'elle-même, usée et incapable de se régénérer*. Je résume : nous voulions une nouvelle classe dirigeante et c'est toujours ce que nous voulons : nous sommes prêts à patienter, car ce n'est pas le moment de faire des bêtises. Mais c'est ce que nous recommencerons à vouloir le jour où cette situation d'urgence prendra fin.

5. La crise sanitaire actuelle constituera sans doute un point d'inflexion d'une importance historique considérable. Disons-le ainsi : c'est la première urgence planétaire produite par l'ère du *Game*, la révolution numérique, mais aussi la dernière urgence planétaire qui sera gérée par une élite et une intelligence du ^{xx}-siècle. Vous le voyez, le point d'inflexion ? Vous la voyez, la contradiction ? Vous voyez pourquoi nous ne comprenons pas grand-chose en ce moment, pourquoi nous faisons beaucoup d'efforts et nous égarons facilement ? On nous a défiés aux jeux vidéo et nous avons envoyé des joueurs d'échecs pour répondre au défi. Nous sommes exactement à la croisée des chemins entre un monde et un autre. C'est une position très inconfortable. Il faut savoir qu'il suffirait d'éliminer les *smartphones* et 80 % de ce qui se passe autour de nous (flux d'informations, création de *storytelling*, flux et reflux de peurs, survie dans une situation de confinement quasi total, rapidité des décisions...) ne serait pas arrivé : pourtant, c'est inévitable, la gestion de tout cela est entre les mains d'une rationalité du ^{xx} siècle. Je vous donne un exemple pratique, pour que nous nous comprenions. Le ^{xx} siècle avait le culte des experts, ces figures qui, après une vie d'études, en savent long sur un sujet. Le *Game* a une autre forme d'intelligence. Comme il sait qu'il a affaire à une réalité aussi fluide que complexe, il privilégie un autre type de connaissance : en savoir relativement long sur tout. Ou faire travailler ensemble des compétences différentes. Il ne laisserait jamais des médecins dicter seuls la ligne de conduite à suivre en cas d'urgence sanitaire : il réunirait un mathématicien, un ingénieur, un commerçant, un psychologue et tous ceux qui lui sembleraient utiles. Même un clown, si nécessaire. Sans doute agiraient-ils avec un seul impératif : la rapidité. Et avec une méthodologie singulière : se tromper vite, ne jamais s'arrêter et tout tenter. Mais dans l'immédiat, nous suivons une autre voie. Nous sommes guidés de la meilleure façon possible par une élite qui, en raison de sa formation et de son appartenance

générationnelle, se sert de la *technologie* numérique, mais pas de la *rationalité* numérique. Nous ne pouvons certes pas les en blâmer. Mais c'est le moment de comprendre que si une grande partie de ce qui nous entoure ce matin nous paraît absurde, c'est aussi pour cette raison. Des grands maîtres aux échecs qui jouent à *Fortnite* (ils gagneront, mais on comprend pourquoi leur style de jeu nous semble parfois quelque peu surréaliste).

6. Restez chez vous, pour l'amour du Ciel. Dois-je le répéter ? D'accord, je vais le répéter.
7. Restez chez vous, pour l'amour du Ciel. Avec tout ce qu'il y a à lire...
8. La crise sanitaire a souligné de façon spectaculaire un phénomène que nous devinions, mais que nous n'acceptons pas toujours : depuis un certain temps, c'est la peur qui dicte l'ordre du jour de l'humanité. Nous avons besoin d'une dose quotidienne de peur pour agir. Le virus couvre à présent l'ensemble de nos besoins en la matière. De fait, quelqu'un a-t-il encore peur des migrants, du terrorisme, de Salvini, des effets des écrans sur les enfants ou du gluten ? Mais il y a vingt jours à peine, nous avions grand besoin de ces peurs. Nous les cultivions comme des orchidées. Dans certaines phases de manque, nous nous sommes contentés d'une urgence météorologique ou d'une éventuelle crise politique (allons donc). Sur l'échiquier, nous ne savons plus jouer qu'avec les noirs : si la peur ne bouge pas la première, nous sommes dépourvus de stratégie. Or, je voudrais rappeler – justement aujourd'hui – que nous sommes en vie pour concrétiser des idées, bâtir une forme de paradis, perfectionner nos gestes, comprendre chaque jour une chose supplémentaire et compléter le monde naturel, pourquoi pas avec goût. Quel rapport tout cela a-t-il avec la peur ? Notre ordre du jour devrait être dicté par le désir, non par la peur. Par des désirs, par des visions, pour l'amour du Ciel. Pas par des cauchemars.
9. (Ce point est délicat. Sentez-vous libre de passer au suivant.) Ces jours-ci, personne n'échappe au doute qu'il puisse y avoir une certaine disproportion entre le risque réel et les mesures à prendre pour y faire face. On peut nous l'expliquer de toutes les façons possibles et imaginables, cette sensation persiste : celle d'une certaine disproportion. Je ne veux pas entrer dans le type de comparaisons qui conduit à mettre sur le même plan le nombre de décès dus au Covid-19 et ceux causés par le diabète ou la cire d'abeille qui rend les parquets trop glissants. Pour autant, il semble impossible de se défaire de l'idée que, d'une manière ou d'une autre, nous sommes en train de payer une certaine incapacité à trouver la juste mesure entre l'ampleur du risque et celle de la réaction. On peut certainement mettre une partie de cela sur le compte de l'intelligence du ^{xx}e siècle, de ses logiques, de son manque de souplesse, de son culte des experts. Pourtant, la question ne se résout pas

avec ce constat. Si j'essaie de regarder à l'intérieur de cette disproportion qui nous agace et nous questionne tant, je finis par trouver une chose difficile à dire en ce moment. Mais comme je l'ai souligné, le temps de l'audace est venu. Alors je vais la dire. Dans cette apparente disproportion, on observe une inertie partagée, un sentiment collectif que nous contribuons tous à forger : nous avons trop peur de mourir. C'est comme si le droit à la santé (une conquête formidable) s'était figé pour devenir un impossible droit à une vie pérenne qu'en réalité nul ne peut nous garantir. Or, la relation avec la mort et avec la peur de la mort est avant tout une affaire individuelle, une affaire que chacun gère seul (moi, par exemple, je me débrouille vraiment mal). Mais la peur de la mort est un sentiment collectif que les communautés humaines ont toujours pris soin de construire, limer, corriger et contrôler. Par exemple, la civilisation de mon grand-père, qui avait encore besoin de guerres pour rester en vie, veillait à conserver une certaine « aptitude à la mort ». Notre civilisation, elle, a choisi la paix (en gros) et nous avons donc cessé de cultiver toute habitude collective de penser la mort. En tant que communauté, nous la combattons, mais nous ne la pensons pas. Or, ce qu'une civilisation de la paix aurait de meilleur, ce serait la capacité de repenser la mort et de l'accepter, non avec courage, mais avec sagesse ; non comme un affront indicible, mais comme un progrès de notre souffle, une inflexion de notre démarche, la crête de la vague que nous sommes et ne cesserons jamais d'être. Un individu seul ne peut pas arriver régulièrement à une réelle légèreté de l'expérience : une communauté, si. Par le passé, des communautés ont pu conduire leurs enfants à la mort par millions au nom d'un idéal, noble ou aberrant, là n'est pas la question : pourquoi la nôtre ne pourrait-elle pas conduire les siens à comprendre que la première façon de mourir est d'avoir une peur excessive de la mort ?

10. Beaucoup de gens se demandent ce qui va se passer ensuite. Une éventualité que je dois consigner ici, c'est qu'il n'y ait *aucun* après. Pas dans le sens où nous allons tous mourir : non, bien sûr que non, je l'ai déjà dit. Dans un sens différent : nous nous rendons compte que c'est seulement dans les situations d'urgence que le système se remet à fonctionner. Le pacte entre le peuple et les élites se renforce, une certaine discipline sociale se rétablit, chaque individu se sent responsabilisé, une solidarité diffuse se manifeste, le degré de tension diminue, etc. En résumé : aussi absurde cela puisse-t-il paraître, le véhicule cesse de perdre des pièces lorsqu'il franchit les deux cents kilomètres à l'heure. Il est donc possible que l'on choisisse bel et bien de ne plus redescendre en dessous de cette vitesse : l'urgence comme scénario permanent de notre futur. En ce sens, la crise du Covid-19 a tout l'air d'être une grande répétition générale avant de passer au niveau supérieur du jeu, la mission finale : sauver la planète. L'urgence totale, chronique et durable dans laquelle tout se remettra à fonctionner. Je ne suis pas en mesure de dire sincèrement si ce scénario est souhaitable, mais je ne puis nier qu'il possède

une rationalité propre. De plus, il est assez cohérent avec l'intelligence du *Game* : une intelligence qui reste vaguement toxique, qui a besoin de stimuli répétés et intenses, qui donne le meilleur d'elle-même dans un climat de défi et, au fond, a été inventée par des *problem solvers*, pas par des poètes.

11. Dernier point. Je ne suis pas un spécialiste, mais il n'est guère difficile de comprendre que ce qui se passe va nous coûter une montagne d'argent. À vue de nez, bien plus que la crise financière de 2008-2009. Je tiens à dire une chose : ce sera une opportunité colossale, historique. S'il est un moment où il sera possible de redistribuer la richesse, de ramener les inégalités sociales à un niveau supportable et digne, ce moment approche. Aux niveaux d'inégalité sociale auxquels nous sommes actuellement, aucune communauté n'est encore une communauté : elle fait mine d'en être une, mais c'est un leurre. Ces inégalités sapent les fondements de notre système, elles nient toute hypothèse de bonheur et rongent notre crédibilité comme un cancer. Le problème, c'est que certaines choses ne se réforment pas et ne peuvent pas s'améliorer progressivement, à petite dose, un peu chaque jour. Certaines choses ont besoin d'un brusque mouvement de torsion pour changer, un geste qui fait mal et qu'on ne pensait pas pouvoir accomplir. Certaines choses changent à la suite d'un choc bien géré, d'une crise qui favorise une renaissance, d'un tremblement de terre surmonté sans trembler. Le choc est arrivé, nous subissons la crise et le tremblement de terre n'est pas encore passé. Les pièces sont toutes là, sur l'échiquier. Elles font mal, mais elles sont là, et la partie à jouer nous attend depuis longtemps. Ce serait une impardonnable bêtise d'avoir peur de la disputer.

ALESSANDRO BARICCO

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR VINCENT RAYNAUD

Ce texte a été publié le 25 mars 2020 dans *La Repubblica*, à un moment où l'épidémie faisait rage en Italie.

*La prudence, c'est fait, me semble-t-il.
Il est temps de passer à l'audace.*

ALESSANDRO BARICCO

ALESSANDRO BARICCO EST NÉ EN 1958 À TURIN. IL EST L'AUTEUR DE ROMANS ET D'ESSAIS TRADUITS DANS LE MONDE ENTIER. *THE GAME* EST SON DERNIER OUVRAGE PARU AUX ÉDITIONS GALLIMARD EN 2019.

7 AVRIL 2020

Tsolag Paloyan

Derrière la tête

TSOLAG
PALOYAN

DERRIÈRE
LA TÊTE


TRACTS
DE CRISE
GALLIMARD

7 AVRIL 2020 / 20H / **N° 37**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Sommes-nous véritablement en guerre, comme le déclare

Emmanuel Macron, ou bien cette formule a-t-elle quelque chose d'excessif ? Faut-il croire Mme Sibeth Ndiaye lorsqu'elle soutient que les masques ne sont utiles que pour les soignants, ou doit-on suspecter l'exécutif d'avoir louvoyé sur le sujet au gré des stocks ? Peut-on approuver le porte-parole du ministère des Affaires étrangères de Chine lorsqu'il affirme que le virus « n'a pas de nationalité » face au Président des États-Unis qui parle de *virus chinois* ? L'esprit balance ; car à chaque fois l'une et l'autre options semblent avoir leurs raisons. Il est vrai que le vocabulaire martial du chef d'État a pu paraître peu proportionné à la retraite domestique suggérée à une large part des Français. Le même scepticisme nous guette quand les masques, prétendument inutiles pour le tout-venant, demeurent indispensables pour certains et ont été pleinement partie prenante de la contention de la pandémie dans d'autres pays. Quant au virus, si son premier foyer géographique ne permet peut-être pas de lui conférer la *nationalité* chinoise, il devrait toutefois autoriser à noter son origine.

Comment alors expliquer des exposés aussi fallacieux ? Qu'est-ce que les responsables politiques ont dans la tête en en formulant de tels ? Ou plutôt : qu'ont-ils *derrière la tête*, pour reprendre l'expression d'un certain Pascal ? L'auteur des *Pensées* opère en effet un découpage éclairant entre une interrogation sur le vrai et un questionnement, qui prime, sur le bien social. La notion de vérité s'y trouve en quelque sorte éclatée à travers la distinction entre le *lieu* et le *point* de la vérité : autrement dit entre la pertinence d'une croyance et la raison profonde de cette pertinence, entre *ce que* l'on croit et *ce en quoi* cela est digne de crédit.

Il faudrait donc remonter des énoncés à l'énonciation pour saisir l'à-propos de ces éléments de langage : il est certes exagéré de se déclarer en guerre, mensonger de dire les masques inutiles, incorrect de dénier toute origine au virus, mais ceux qui fabulent ainsi ont peut-être raison, comme le dirait Pascal, *par la pensée de derrière*, laquelle *pointe* moins ce qui *est* que ce qu'il nous *faut*.

Or, en ces temps de confinement, de pénurie et possiblement de troubles, il faut un strict respect des consignes, des économies de masques et une cohésion nationale. Devant de telles priorités, il s'agit alors moins de peser ses mots que d'imposer ses vues quant à la gravité de la situation et le civisme qu'elle requiert. Il ne s'agit pas d'expliquer que les masques, utiles mais trop rares, doivent être réservés à d'autres, mais d'anticiper et de canaliser les comportements individuels d'accaparements pour réserver les stocks disponibles aux personnes prioritaires : quitte à éluder, comme le ministre de la Santé assurant que « les masques ne sont

pas l'alpha et l'oméga de la protection ». Il s'agit moins enfin de connaître l'origine du virus que d'éviter la désignation de boucs émissaires.

À cet effet il ne faut pas jouer au plus fin, mais simplifier et abréger pour aiguiller. Pour paraphraser Pascal, « il faut avoir une pensée de derrière [comme la nécessité de mobiliser les esprits, d'économiser le matériel, d'apaiser les tensions] et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple ».

Selon cette vue, de même qu'« il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes, car il n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes », de même il serait dangereux de lui dire que les masques peuvent le protéger, mais doivent prioritairement protéger les soignants, car cette multitude qu'on préjuge égoïste ne s'abstiendra d'en acheter que si elle les croit inutiles. Cette arrière-pensée aurait donc un coup d'avance en prévoyant que les vraies causes ne feront pas nécessairement de bonnes raisons d'obéir.

Selon la formule d'Alain, « chez Pascal *les raisons d'obéir* font scandale d'abord et aussitôt lumière ». Mais on renâcle à se laisser éblouir. Car ici le scandale du mensonge délibéré peut en cacher un autre : l'inconfiance dans l'intelligence de chacun ; si la pensée de derrière la tête ne doit pas se dire, c'est parce que les citoyens ordinaires – présumés ici butés, égoïstes, racistes... – ne sont pas considérés susceptibles d'un tel raisonnement. La vérité peut bien être « dans leurs opinions, estime Pascal, mais non pas au point où ils se figurent ». Autrement dit, ils sont capables de s'estimer en guerre, de croire les masques inutiles et de considérer que le virus n'a pas de nationalité et seraient même ainsi dans le vrai ; mais leur raisonnement ne saurait jamais être tout à fait au point, car ils n'auront jamais la capacité supérieure de saisir *en quoi* il est juste de penser erronément.

Si tel est le cas, alors la seule stratégie de communication est bien de cacher la vérité à ce *peuple* incapable de se rendre à la *raison des effets*. Mais d'une part, ce serait vite passer sur cette sorte de pédagogie politique à laquelle invite déjà l'auteur des *Pensées*, consistant à « dire [au peuple] en même temps » (on cite ici Pascal, non Emmanuel Macron) une *vérité de fait* (les masques sont utiles mais manquent) et une *vérité politiquement fondamentale* (privez-vous en pour les soignants) ; d'autre part, le peuple démocratique n'est pas celui de Pascal. En contexte démocratique, celui-là devrait avoir au moins la chance de faire sienne la *raison des effets*, d'atteindre lui aussi à cette *pensée de derrière* qui lui fait envisager le bien social et *juger de tout par là*. Il devrait être capable de saisir la gravité de la situation sans avoir à être abusé par un vocabulaire martial, de connaître que les masques peuvent lui être utiles tout en reconnaissant qu'ils doivent être cédés en priorité à d'autres, de savoir faire le partage entre l'origine du virus et l'imputabilité de ses concitoyens.

Ce *recul* avisé qui permet à chacun d'embrasser du regard le bien de la cité est justement ce qui rend possible la formation d'un citoyen. Mais pour que celui-ci s'élève à cette pensée de derrière, il faut lui en laisser l'opportunité ; d'autant que cette chance laissée à l'individu de se hisser à la hauteur du citoyen éclairé et responsable, c'est précisément le pari (pascalien ?) qu'implique nécessairement une démocratie pas tout à fait désenchantée.

Si les gouvernants des démocraties devaient « avoir une pensée de derrière et juger de tout par là » c'est peut-être celle-là : si les citoyens ne sont pas traités comme responsables, si une parole politique franche ne leur permet pas de s'appropriier ladite pensée de derrière qui élargira leur horizon au bien commun, alors le fondement civique de ce régime s'effondre. Ce partage de la pensée de derrière, voilà la raison des effets démocratiques. Et voilà ce qu'il nous faudrait, tous, avoir *derrière* la tête.

TSOLAG PALOYAN

Cette chance laissée à l'individu de se hisser à la hauteur du citoyen éclairé et responsable, c'est précisément le pari (pascalien ?) qu'implique nécessairement une démocratie pas tout à fait désenchantée.

TSOLAG PALOYAN

TSOLAG PALOYAN EST NÉ EN 1993 À VIENNE EN ISÈRE. APRÈS DES ÉTUDES DE LETTRES (KHÂGNE, ENS), IL A ÉTÉ UN TEMPS LA « PLUME » DE QUELQUES POLITIQUES AVANT DE SE TOURNER VERS D'AUTRES HORIZONS (ENCORE INCONNUS).

7 AVRIL 2020

David Rochefort

« Supplément d'âme », La fabrique des histoires

DAVID
ROCHEFORT

« SUPPLÉMENT
D'ÂME »

LA FABRIQUE DES HISTOIRES



8 AVRIL 2020 / 10 H / **N° 38**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Pour son anniversaire, ma fille cadette a reçu une boîte à histoires.

Le dispositif est ingénieux : en tournant un gros bouton en plastique jaune, elle peut choisir à la fois le thème de l'histoire qu'elle souhaite qu'on lui raconte, le lieu où celle-ci se déroulera, son personnage principal, etc. En quelques manipulations, ma fille transmet ses instructions à la petite boîte verte, qui lui donne alors à entendre un récit original, unique, à chaque fois différent.

N'ayant pas la télévision, je dois m'incliner et reconnaître le côté pratique de cette intrusion médiatique sous mon toit. Cette boîte exerce sur elle la même fascination que, chez d'autres, les écrans. Ma fille peut ainsi rester des heures dans sa chambre à tourner les gros boutons, à écouter des histoires, à comparer les différentes versions – pendant que, par exemple, j'écris.

Après quelques mois de cet usage intensif (pour ma fille) et de relative tranquillité (pour moi-même), une évidence m'a néanmoins frappé : les histoires qu'elle écoute sont toutes, peu ou prou, identiques. La combinatoire a ses limites et le nombre d'associations n'est pas infini. Cependant, loin d'être un problème, c'est certainement cette répétition de récits à la fois différents et rassurants parce que tous bâtis selon le même canevas qui plaît aux enfants.

*

Il y a bien longtemps, j'étais membre du comité de lecture d'une importante maison d'édition. Certes, « comité de lecture » est un bien grand mot – il y avait là, dans un petit bureau aux parois en verre, la directrice éditoriale, trois éditeurs et éditrices, et un travailleur précaire. Dans cette pièce, j'avais choisi le mauvais rôle.

Mon métier consistait à lire deux ou trois romans policiers américains par semaine et, une fois par mois, à présenter la dizaine de livres que j'avais lus. Fallait-il publier celui-ci ? Refuser celui-là ? Moi qui avais toujours adoré les romans policiers et les thrillers, j'étais aux anges. Être payé pour lire ! Assez vite, cependant, une certaine lassitude me gagna. Sur la durée, et ne lisant plus que ça, je devais me rendre à l'évidence : tous ces ouvrages étaient rigoureusement identiques.

Leurs auteurs avaient été biberonnés aux mêmes lectures : les mêmes romans policiers et les mêmes manuels d'écriture. Résultat : j'avais l'impression d'être le personnage du film *Un jour sans fin*, mais dans un remake un peu sadique où Bill Murray aurait été condamné à reprendre éternellement le même roman.

*

En ce printemps 2020, près de 3 milliards d'humains sont confinés chez eux pour des raisons de protection sanitaire. Des dizaines de milliers de personnes ont déjà perdu la vie, infectées par le coronavirus. Il s'agit là d'un événement mondial et, aux quatre coins de la planète, nous avons conscience de vivre un moment unique,

que le mot *historique* – d’ordinaire si galvaudé – peut sans doute, cette fois-ci, qualifier.

Dans ces temps troublés, le besoin est fort pour chacun de revenir à l’essentiel. Reclus chez nous, disposant seulement d’une connexion à internet pour être relié aux autres, nous voilà abreuvés d’offre culturelle. Films, opéras, séries, e-books, cours de cuisine, cours de sport, classe à distance. Les Parisiens découvrent qu’ils ont du temps pour faire du pain, pour voir leurs enfants, pour occuper leur maison de campagne. Les lecteurs veulent lire. Bientôt, les auteurs voudront écrire.

Dans la grande division des tâches de l’industrie culturelle, le romancier est désormais celui qui « donne chair » à l’actualité, aux événements historiques. Dans les bibliothèques de l’ancien monde, les livres étaient rangés par ordre alphabétique d’auteur. Dans le monde de la production écrite de masse, les romans pourraient idéalement être classés par thème et par sujet : ici, un roman sur les pervers narcissiques ; là, un roman sur le nazisme ; plus loin, un roman sur tel acteur ou tel personnage historique ; là, un roman sur tel phénomène de société, telle tendance. Ainsi, le lecteur ne perd pas son temps à lire : il apprend. Mieux encore, il aura quelque chose à raconter à ses collègues.

Un tel classement thématique aurait en outre un avantage par rapport au classement par auteurs : il se prêterait aux algorithmes de recommandation. C’est d’ailleurs déjà ce que fait Amazon : « vous avez aimé ce roman sur le nazisme ; vous aimerez sans doute cet autre roman sur le nazisme ».

On sait comment fonctionne l’algorithme de recommandation de Netflix : à chaque film est associée une dizaine d’étiquettes : tel film se déroule dans une petite ville, le héros est positif, il y a une histoire d’amour adolescente, c’est une comédie romantique, etc. Plus vous consommez de contenu sur Netflix, plus les recommandations seront « précises » en associant le catalogue et ses milliers d’étiquettes avec votre consommation passée et ses milliers d’étiquettes enregistrées. La littérature à thème pourra se consommer de la même façon.

*

Les auteurs deviennent ainsi des producteurs de contenu. Ils digèrent des faits divers, des événements historiques, des phénomènes sociaux qui font l’actualité, et en livrent une version prémâchée au lecteur. La presse traverse une crise structurelle, et ce sont les romanciers qui sont désormais chargés d’apporter un supplément d’âme à l’actualité.

Dans *La Passion d’Orphée*, récemment paru, Philippe Vilain note qu’avec ces « fictions du réel », il s’agit « d’offrir au lectorat un sujet qui le satisfasse et réponde pleinement à ses attentes selon le principe d’un gai savoir, d’apprendre en se divertissant ». Elles « relaient parfaitement les discours du réel fabriqués par les reportages à vocation journalistique ».

Inévitablement, la crise sanitaire du Covid-19, à la fois comme thème romanesque et comme décor familial et partagé par la moitié de l’humanité, servira de support à de nombreux écrits dans les années à venir. Certains livres seront excellents ; bien d’autres seront interchangeables, comme ces romans policiers dispensables que je lisais à la chaîne. L’histoire de la littérature est pleine d’œuvres

dictées par les circonstances, parmi lesquelles figurent bien des chefs-d'œuvre. En 1756, un an à peine après le tremblement de terre qui fit entre 20 000 et 70 000 morts à Lisbonne, Voltaire composait son *Poème sur le désastre de Lisbonne*. L'immédiat après-guerre a vu paraître de grands livres sur le conflit dont les braises étaient encore chaudes. Cependant, hier comme aujourd'hui, bien des romans ne serviront qu'à alimenter le flux, qu'à développer le volume de l'offre, qu'à nourrir l'appétit des futurs lecteurs que le thème « confinement » intéressera. Le monde de la recherche – avec sa logique de visibilité, couplée à l'impératif *publish or perish* – n'échappe pas à ce mouvement. Ainsi, on voit déjà circuler, alors que le pic de l'épidémie n'est pas atteint en France et qu'en Italie comme en Espagne s'entassent les corbillards, des appels à contribution de revues de sciences sociales sur « la crise du Covid-19 ».

Ne doutons pas que de ces quelques mois de confinement partagé par la moitié de l'humanité sortiront d'excellents romans. Ce qui est parlant, ce sont tous les autres, ces soldats interchangeables de l'économie de l'offre qui font tourner l'industrie culturelle.

En théorie, le romancier ne doit rien à la réalité historique. À force de vouloir lui être à tout prix fidèle, il court même le risque de mal la recopier. Philippe Vilain parle à ce propos de *wikinovel*, ces romans qui, à partir d'une documentation trouvée sur internet et habilement assemblée, prennent tout événement ou toute figure historique et en font un *ready made* littéraire, une histoire aisément revisitable.

Dans *L'Art du roman*, Milan Kundera écrivait : « La forme du roman est liberté quasi illimitée. Le roman durant son histoire n'en a pas profité. Il a manqué cette liberté. Il a laissé beaucoup de possibilités formelles inexploitées. » Selon Kundera, le roman n'explore pas la réalité, mais l'existence, c'est-à-dire « le champ des possibilités humaines, tout ce que l'homme peut devenir, tout ce dont il est capable ». En conséquence, « la fidélité à la réalité historique est chose secondaire par rapport à la valeur du roman. Le romancier n'est ni historien ni prophète : il est explorateur de l'existence ».

*

Sur le volume global de production (rappelons qu'en France paraissent chaque année près de 70 000 nouveautés) se rencontrent donc des auteurs fantômes et des lecteurs tournant des gros boutons jaunes au gré de leurs envies. C'est à l'industrie du livre de savoir ce qu'elle voudra faire : publier moins ? Publier autrement ? Quant au lecteur, plus que jamais, il est nécessaire de « faire son miel », de forger son jugement en se nourrissant de « voix » originales, d'exister en tant que lecteur actif et non en tant qu'avaleur de contenus prémâchés. On se souvient du célèbre passage où Montaigne évoque les abeilles qui « pillotent de ça de là les fleurs ; mais elles en font après le miel qui est tout leur ; ce n'est plus thym, ni marjolaine ; ainsi les pièces empruntées d'autrui, il les transformera et confondra pour en faire ouvrage tout sien, à savoir son jugement ». Face à cette surabondance, la liberté du lecteur consiste à créer sa bibliothèque intérieure, à partir à la recherche de voix

originales, diverses, plus ou moins pures, plus ou moins écorchées, plutôt qu'à la recherche de sujets préprogrammés récités par la voix monocorde d'un ordinateur.

Dans un bref texte intitulé *Un message de l'empereur*, Kafka raconte la fable suivante. Sur son lit de mort, un empereur t'a adressé un message. Il l'a chuchoté à l'oreille d'un messenger qui s'est aussitôt mis en route. Le messenger fend la multitude, surmonte les obstacles un à un, s'épuise ; il réalise qu'il n'est même pas encore sorti du palais central. Il sait que même s'il sortait du palais central, s'il descendait les escaliers, s'il traversait les cours, il y aurait derrière encore un autre palais, d'autres escaliers, d'autres cours, et ainsi de suite. Jamais le messenger ne parviendra à t'adresser ce message de l'empereur. « Mais toi, tu es assis à ta fenêtre et rêves ce message, quand le soir vient. » Plus qu'un rapport entre un producteur de contenus et un consommateur, rêvons d'un tel rapport paradoxal entre l'auteur et lecteur.

DAVID ROCHEFORT

MARS 2020

Les auteurs deviennent ainsi des producteurs de contenu. Ils digèrent des faits divers, des événements historiques, des phénomènes sociaux qui font l'actualité, et en livrent une version prémâchée au lecteur. La presse traverse une crise structurelle, et ce sont les romanciers qui sont désormais chargés d'apporter un supplément d'âme à l'actualité.

DAVID ROCHEFORT

DAVID ROCHEFORT EST NÉ À PARIS EN 1980. IL EST L'AUTEUR, AUX ÉDITIONS GALLIMARD, DE TROIS ROMANS : *LA PARESSE ET L'OUBLI* (2010), *LE POINT DE SCHELLING* (2017) ET *NOUS QUI RESTONS VIVANTS* (2019).

8 AVRIL 2020

Arundhati Roy

La pandémie, portail vers un monde nouveau

ARUNDHATI
ROY

**LA PANDÉMIE,
PORTAIL
VERS UN MONDE
NOUVEAU**



8 AVRIL 2020 / 20 H / **N° 39**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Qui peut utiliser aujourd'hui l'expression « devenu viral » sans

l'ombre d'un frisson ? Qui peut encore regarder un objet – poignée de porte, carton d'emballage, cabas rempli de légumes – sans l'imaginer grouillant de ces blobs invisibles, ni morts ni vivants, pourvus de ventouses prêtes à s'agripper à nos poumons ? Qui peut penser embrasser un étranger, sauter dans un bus, envoyer son enfant à l'école sans éprouver de la peur ? Ou envisager un plaisir ordinaire sans peser le risque dont il s'accompagne ? Qui de nous ne s'intitule du jour au lendemain épidémiologiste, virologue, statisticien et prophète ? Quel scientifique, quel médecin ne prie sans se l'avouer qu'un miracle se produise ? Quel prêtre ne s'en remet à la science, serait-ce secrètement ? Et au même moment, alors que le virus se répand, qui ne serait transporté par le crescendo des chants d'oiseaux dans les villes, la danse des paons aux carrefours de bitume, le silence des cieux ?

À l'heure où j'écris, le nombre de cas détectés dans le monde frôle dangereusement le million. Près de 50 000 personnes sont décédées de la maladie. Des projections suggèrent qu'elles seront des centaines de milliers, peut-être plus. Le virus s'est déplacé librement le long des voies du commerce et du capital mondialisés, et la terrible maladie qu'il a propagée dans son sillage a confiné les humains à l'intérieur de leurs frontières, de leurs villes et de leurs foyers.

Contrairement au flux du capital, ce virus ne cherche pas le profit, mais la prolifération. Ce faisant, il a renversé par inadvertance, dans une certaine mesure, le sens du courant. Il se joue des contrôles d'immigration, de la biométrie, de la surveillance digitale et de toute sorte d'analyse de données. Il a frappé le plus durement – jusqu'ici, du moins – les nations les plus riches et les plus puissantes, forçant le moteur du capitalisme à un arrêt brutal. Temporaire, peut-être, mais assez long pour que nous puissions soumettre les composants du système à l'examen et en dresser une évaluation avant de décider si nous voulons contribuer à sa réparation ou en chercher un meilleur.

Les mandarins qui gèrent l'épidémie aiment à parler de guerre. Ils font même du terme un usage littéral et non métaphorique. Pourtant, s'il s'agissait réellement de guerre, qui mieux que les États-Unis y eût été préparés ? Si, au lieu de masques et de gants, leurs soldats avaient eu besoin de bombes surpuissantes, de sous-marins, d'avions de chasse et de têtes nucléaires, aurait-on assisté à une pénurie ?

Nuit après nuit, aux antipodes de l'Amérique, nous sommes plusieurs à regarder la diffusion des annonces à la presse du gouverneur de New York avec une fascination difficile à expliquer. Nous suivons les statistiques, nous entendons parler d'hôpitaux états-uniens submergés, d'infirmières sous-payées et surmenées

qui en sont réduites à se fabriquer des équipements de protection dans des sacs-poubelle et de vieux imperméables, prenant tous les risques pour secourir les malades. D'États forcés de se disputer des respirateurs aux enchères, de médecins acculés au dilemme de choisir entre les patients qui en seront équipés et ceux qu'ils devront laisser mourir. Et nous nous écrions en nous-même : « Mon Dieu, l'Amérique, c'est ça ! »

La tragédie est là, au présent, épique. Elle se déroule sous nos yeux dans sa réalité. Mais elle n'est pas nouvelle. C'est le déraillement d'un train qui roule en vacillant sur les rails depuis des années. Qui n'a gardé en tête les vidéos où l'on voit des malades, encore vêtus de leur seule chemise d'hôpital, postérieur à l'air, jetés discrètement à la rue ? Aux États-Unis, les portes des hôpitaux sont trop souvent fermées aux citoyens les plus démunis, quels que soient le stade de leur maladie ou l'étendue de leur souffrance. Du moins en était-il ainsi, car aujourd'hui, à l'ère du virus, la pathologie d'un individu pauvre est susceptible d'affecter la santé de toute une société prospère. Et pourtant, encore aujourd'hui, on considère comme déplacée, jusque dans son propre parti, la candidature à la Maison Blanche du sénateur Bernie Sanders qui défendait infatigablement dans sa campagne l'accès à la santé pour tous.

Et que dire de l'Inde, mon pays, mon pays pauvre et riche, suspendu quelque part entre féodalisme et fondamentalisme religieux, caste et capitalisme, gouverné par des nationalistes hindous d'extrême droite ? En décembre, tandis que la Chine combattait l'éruption du virus à Wuhan, le gouvernement de l'Inde était aux prises avec le soulèvement de centaines de milliers de ses concitoyens protestant contre la loi sur la citoyenneté, éhontément discriminatoire, qu'il venait de promulguer après son adoption par le parlement.

Le premier cas de Covid-19 détecté en Inde a été annoncé le 30 janvier, quelques jours après que l'invité d'honneur de la parade du Jour de la République, Jair Bolsonaro, dévorateur de la forêt amazonienne, négateur du Covid-19, a quitté Delhi. Mais le parti au pouvoir avait un agenda bien trop chargé en février pour y réserver une place au virus. Il y avait la visite officielle de Donald Trump, prévue la dernière semaine du mois. On avait appâté le président des États-Unis avec la promesse d'un public d'un million de spectateurs dans un stade de l'État du Gujarat. Tout cela nécessitait de l'argent et beaucoup de temps. Ensuite, venaient les élections législatives de Delhi, perdues d'avance pour le Bharatiya Janata Party (BJP) à moins qu'il ne passe à la vitesse supérieure, ce qu'il a fait en déchaînant une campagne nationaliste haineuse, dominée par la menace de recourir à la violence physique et d'abattre les « traîtres ».

Il n'en a pas moins perdu. Il a donc fallu infliger un châtiment aux musulmans de Delhi, à qui l'on imputait l'humiliation de la défaite. Des bandes armées de miliciens hindous soutenues par la police ont attaqué les musulmans des quartiers ouvriers du nord-est de Delhi. Maisons, boutiques, mosquées et écoles ont été incendiées. Les musulmans qui s'étaient attendus à cet assaut ont répliqué. Plus de cinquante individus, musulmans et hindous, ont été tués. Des milliers de personnes ont trouvé refuge dans les cimetières avoisinants. On extirpait encore des cadavres

mutilés du réseau d'égouts putrides à ciel ouvert le jour où les autorités gouvernementales ont tenu leur première réunion sur le coronavirus, le jour où la plupart des Indiens ont découvert l'existence d'un nouveau produit : le désinfectant pour les mains.

Le mois de mars a été bien rempli, lui aussi. Les deux premières semaines ont été consacrées à renverser le parti du Congrès au pouvoir dans l'État de l'Inde centrale du Madhya Pradesh afin de le remplacer par un gouvernement BJP. Le 11 mars, l'OMS a haussé le développement du Covid-19 du niveau d'épidémie à celui de pandémie. Le 13, le ministère indien de la Santé déclarait que le corona ne représentait pas une « urgence sanitaire ». Enfin, le 19 mars, Le Premier ministre s'est adressé à la nation. Il n'avait pas beaucoup planché sur ses dossiers, calquant ses stratégies sur celles de la France et de l'Italie. Il a parlé de la nécessaire « distanciation sociale » (concept aisément assimilable par une société rompue aux pratiques de la caste) et appelé la population à respecter un « couvre-feu populaire » le 22 mars. Au lieu d'informer les gens des mesures qu'allait prendre son gouvernement pour faire face à la crise, il leur a demandé de sortir sur leurs balcons, de sonner des clochettes et de taper sur des ustensiles de cuisine pour rendre hommage aux soignants. Il n'a pas mentionné le fait que l'Inde avait continué jusqu'alors à exporter du matériel de protection et des équipements respiratoires au lieu de les conserver pour le personnel de santé des hôpitaux et d'autres structures.

Sans surprise, la requête de Narendra Modi a soulevé l'enthousiasme. On a assisté à des marches de percussions domestiques, à des danses traditionnelles, à des processions. Peu de distanciation sociale. Les jours suivants, on a vu des hommes sauter à pieds joints dans des barils de bouse sacrée et des partisans du BJP organiser des fêtes arrosées à l'urine de vache. Afin de ne pas se trouver en reste, maintes associations musulmanes ont déclaré que le Tout-Puissant était la réponse au virus et appelé les croyants à s'assembler en grand nombre dans les mosquées. Le 24 mars à 20 heures, Modi est passé à la télévision pour annoncer qu'à partir de minuit, l'Inde tout entière entrait en confinement. Les marchés seraient fermés. Tous les moyens de transport publics et privés étaient interdits. Cette décision, a-t-il ajouté, il ne la prenait pas seulement en tant que Premier ministre, mais en tant qu'aîné de la famille que nous formons. Qui d'autre, sans consulter le gouvernement de chacun des États qui allait devoir en affronter les conséquences, aurait pu décider qu'une nation d'un milliard trois cent quatre-vingts millions d'habitants allait être confinée sous quatre heures sans la moindre préparation ? Ses méthodes donnent vraiment l'impression que le Premier ministre de l'Inde voit les citoyens de son pays comme une force hostile qu'il est nécessaire de prendre en embuscade, par surprise, et à laquelle il ne saurait être question de faire confiance.

Confinés donc nous avons été. De nombreux professionnels de la santé et épidémiologistes ont applaudi cette mesure. Ils ont peut-être raison en théorie. Mais nul doute qu'aucun d'entre eux n'aurait pu donner son aval au manque calamiteux d'anticipation et à l'impréparation qui ont changé le confinement le plus

gigantesque et le plus punitif du globe en l'opposé exact de ce qu'il est censé accomplir.

Le grand amateur de spectacles a créé le plus formidable de tous les spectacles.

Sous les yeux effarés du monde, l'Inde a révélé son aspect le plus honteux, son système social inégalitaire, brutal, structurel. Son indifférence et son insensibilité à toute souffrance. Le confinement a agi à la façon d'une réaction chimique mettant d'un seul coup en lumière des éléments cachés. Tandis que boutiques, restaurants, usines et chantiers fermaient leurs portes et que les classes aisées se claquemuraient dans leurs colonies résidentielles encloses, nos villes et nos mégapoles se sont mises à rejeter leurs ouvriers et travailleurs migrants comme autant d'excédents indésirables. Des millions de personnes appauvries, affamées, assoiffées, congédiées, pour un grand nombre d'entre elles, par leurs employeurs et propriétaires, jeunes et vieux, hommes, femmes, enfants, malades, aveugles, handicapés n'ayant plus nulle part où aller, sans moyen de transport public en vue, entamèrent une longue marche de retour vers leurs villages. Ils ont marché des jours durant à destination de Badaun, Agra, Azamgarh, Aligarh, Lucknow, Gorakhpur – à des centaines de kilomètres de leur point de départ. Certains d'entre eux sont morts en cours de route.

En rentrant chez eux, ils savaient pouvoir s'attendre à y mourir lentement de faim. Peut-être même se savaient-ils porteurs potentiels du virus, susceptibles de contaminer leur famille, leurs parents et leurs grands-parents une fois arrivés, mais ils avaient désespérément besoin d'un semblant de toit, de relations familiales et de dignité aussi bien que de nourriture, sinon d'amour. En chemin, certains ont été brutalement frappés et humiliés par la police chargée de faire respecter scrupuleusement le couvre-feu. Des jeunes hommes ont été forcés à s'accroupir et à avancer en sautillant comme des grenouilles sur la route. Un groupe, arrêté aux environs de Bareilly, a été rassemblé et aspergé collectivement de désinfectant chimique au tuyau d'arrosage. Quelques jours plus tard, inquiet à l'idée que cette population puisse répandre le virus dans les campagnes, le gouvernement a donné l'ordre de fermer les frontières interétatiques, y compris aux piétons, et ceux qui marchaient depuis si longtemps ont été obligés de rebrousser chemin vers des camps dans les villes qu'ils avaient été forcés de quitter.

Pour certains des plus âgés, la situation rappelait la Partition, ce transfert de populations qui a eu lieu en 1947 quand la division de l'Inde a donné naissance au Pakistan. À la différence près que l'exode de 2020 n'était pas une affaire de religions, mais de divisions de classes. Il ne s'agissait pas pour autant des citoyens les plus pauvres. Ils avaient (du moins jusqu'alors) un travail à la ville et un foyer où retourner. Quant aux sans-emploi, aux sans-abri et aux désespérés, ils étaient restés là où ils étaient, dans les villes comme dans les villages où une profonde détresse allait se creusant depuis longtemps, bien avant que survienne cette tragédie. Tout au long de cette période horrible, Amit Shah, le ministre de l'Intérieur, est resté totalement absent de la scène publique.

Quand la marche a commencé au départ de Delhi je suis partie, munie d'un laissez-passer délivré par un magazine dans lequel j'écris souvent, en voiture pour Ghazipur, à la frontière entre le territoire de Delhi et l'Uttar Pradesh.

C'était une vision biblique. Ou peut-être pas. La Bible n'aurait su connaître de telles multitudes. Le confinement destiné à assurer la distanciation sociale a eu le résultat inverse : la contiguïté physique à une échelle inconcevable. Le même phénomène se produit dans les villes grandes et petites de l'Inde. Les voies principales peuvent bien être vides, les pauvres sont enfermés dans des espaces exigus à l'intérieur de bidonvilles et de baraquements.

Le virus inquiétait chacun des marcheurs à qui j'ai parlé. Mais il était moins préoccupant, moins présent dans leurs vies que le manque de travail, la faim et la violence policière qui les guettaient. J'ai parlé à un grand nombre de personnes ce jour-là, y compris à un groupe de musulmans qui avaient réchappé à peine quelques semaines plus tôt au pogrom anti-musulman. Les paroles de l'un d'entre eux m'ont particulièrement troublée. C'était un charpentier du nom de Ramjeet, qui avait prévu de marcher jusqu'à Gorakhpur, près de la frontière népalaise.

« Peut-être que quand Modiji a décidé ça, personne ne lui avait parlé de nous. Peut-être qu'il ne sait pas ce que nous vivons », m'a-t-il dit. Par « nous », il faut entendre environ 460 millions de personnes.

En Inde (tout comme aux États-Unis), les gouvernements des États ont fait preuve de plus de cœur et de compréhension dans cette crise. Syndicats, citoyens, collectifs distribuent nourriture et rations d'urgence. Le gouvernement central a été lent à réagir à leurs demandes désespérées d'aide financière. Il s'avère que le Fonds de Secours national manque d'argent disponible. À sa place, les dons des bonnes volontés se déversent dans les caisses passablement opaques du PM CARES, le nouveau fonds attaché à la personne du Premier ministre. Des repas préemballés à l'effigie de Modi ont fait leur apparition, tandis que le Premier ministre partage ses vidéos de yoga nidra dans lesquelles un avatar à tête de Modi et au corps de rêve exécute des postures pour aider ceux qui le regardent à combattre le stress de l'isolement.

Ce narcissisme est profondément dérangeant. Peut-être Modi devrait-il inclure à ses asana une posture requête par laquelle il en appellerait au Premier ministre français pour qu'il annule le très embarrassant contrat signé pour l'achat de chasseurs Rafale, dégageant ainsi 7,8 milliards d'euros pour venir en aide d'urgence à quelques millions d'affamés. Nul doute que les Français se montreraient compréhensifs.

Tandis que l'on entre dans la deuxième semaine de confinement, les chaînes d'approvisionnement sont rompues, les médicaments et les fournitures essentielles se raréfient. Des milliers de camionneurs sont immobilisés le long des autoroutes, avec un accès limité à la nourriture et à l'eau potable. Les récoltes prêtes à être moissonnées pourrissent sur pied. La crise économique est là, la crise politique se poursuit. Les médias grand public ont attelé le Covid-19 à la campagne anti-musulmane venimeuse qu'ils mènent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le Tablighi Jamaat, une association qui a tenu une réunion à Delhi avant le

confinement, est montré du doigt et étiqueté « super-contaminateur », qualificatif par lequel on entend stigmatiser et diaboliser les musulmans. La tonalité générale suggère que ce sont les musulmans qui ont inventé le virus pour le propager délibérément dans une forme de jihad.

La crise du Covid-19 reste à venir. Ou pas. Nous n'en savons rien. Si et quand elle éclatera, nous pouvons être sûrs qu'elle sera traitée avec tous les préjugés de religion, de caste et de classe intacts et bien en place. Aujourd'hui (2 avril), en Inde, il y a près de 2 000 cas confirmés et 58 morts. Ces chiffres sont probablement inexacts, étant donné le nombre dramatiquement bas de tests effectués. L'opinion des experts connaît des variations vertigineuses. Certains prédisent des millions de morts, d'autres beaucoup moins. Nous ne connaissons peut-être jamais les courbes de la crise, même lorsqu'elle nous frappera de plein fouet. La seule chose que nous savons, c'est que la ruée vers les hôpitaux n'a pas encore commencé.

Les hôpitaux et les dispensaires sont incapables de faire face au million, ou presque, d'enfants qui meurent chaque année de diarrhée et de dénutrition, aux centaines de milliers de tuberculeux (un quart des cas mondiaux), à la vaste population de mal nourris et d'anémiques, vulnérables à toutes sortes d'affections mineures qui dans leurs cas s'avèrent mortelles. Il leur sera impossible d'affronter une crise du même ordre de gravité que celle à laquelle sont confrontés aujourd'hui l'Europe et les États-Unis. Tous les soins sont plus ou moins suspendus, moyens et personnel des hôpitaux ayant été mis au service au virus. Le centre de traumatologie du légendaire All India Institute of Medical Sciences (AIIMS) de Delhi a fermé, les centaines de patients cancéreux connus sous le nom de « réfugiés du cancer » qui vivent sur les trottoirs devant l'énorme hôpital en sont chassés comme du bétail.

Des gens tomberont malades et mourront chez eux. Nous ne connaissons peut-être jamais l'histoire de chacun d'eux. Sans doute n'entreront-ils même pas dans les statistiques. Notre seul espoir est que l'hypothèse de scientifiques (qui fait débat) selon laquelle le virus aime le froid se confirme. Jamais peuple n'a souhaité aussi ardemment et avec autant d'irrationalité un été torride et impitoyable.

Quelle est cette chose qui nous arrive ? Un virus, certes. En tant que tel, il ne constitue ni ne véhicule aucun message moral. Mais c'est aussi, indubitablement, plus qu'un virus. Certains croient qu'il s'agit de l'instrument de Dieu par lequel Il nous rappelle à la raison. Pour d'autres, c'est le fruit d'une conspiration de la Chine pour prendre le contrôle du monde.

Quoi qu'il en soit, le coronavirus a mis les puissants à genoux et le monde à l'arrêt comme rien d'autre n'aurait su le faire. Nos pensées se précipitent encore dans un va-et-vient, rêvant d'un retour à la normale, tentant de raccorder le futur au passé, de les recoudre ensemble, refusant d'admettre la rupture. Or la rupture existe bel et bien. Et au milieu de ce terrible désespoir, elle nous offre une chance de repenser la machine à achever le monde que nous avons construite pour nous-mêmes. Rien ne serait pire qu'un retour à la normalité. Au cours de l'histoire, les pandémies ont forcé les humains à rompre avec le passé et à réinventer leur

univers. En cela, la pandémie actuelle n'est pas différente des précédentes. C'est un portail entre le monde d'hier et le prochain.

Nous pouvons choisir d'en franchir le seuil en traînant derrière nous les dépouilles de nos préjugés et de notre haine, notre cupidité, nos banques de données et nos idées défuntes, nos rivières mortes et nos ciels enfumés. Ou nous pouvons l'enjamber d'un pas léger, avec un bagage minimal, prêts à imaginer un autre monde. Et prêts à se battre pour lui.

ARUNDHATI ROY

2 AVRIL 2020

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR IRÈNE MARGIT

Ce texte a été publié pour la première fois dans le *Financial Times* le 3 avril 2020 et repris partiellement, le 7 avril, par *Le Monde* dans son édition imprimée (version complète pour les abonnés numériques).

Rien ne serait pire qu'un retour à la normalité. Au cours de l'histoire, les pandémies ont forcé les humains à rompre avec le passé et à réinventer leur univers. En cela, la pandémie actuelle n'est pas différente des précédentes. C'est un portail entre le monde d'hier et le prochain.

ARUNDHATI ROY

ARUNDHATI ROY EST UNE ÉCRIVAINNE ET MILITANTE INDIENNE, AUTRICE DE ROMANS (*LE DIEU DES PETITS RIENS*, GALLIMARD, 1997, BOOKER PRIZE ; *LE MINISTÈRE DU BONHEUR SUPRÊME*, GALLIMARD, 2018) ET D'ESSAIS (DERNIÈRES PARUTIONS : *MON CŒUR SÉDITIEUX*, GALLIMARD, MARS 2020 ; *AU-DEVANT DES PÉRILS. LA MARCHÉ EN AVANT DE LA NATION HINDOUE*, MARS 2020, « TRACTS » N° 14).

8 AVRIL 2020

1. Yoga du sommeil (NdT).

Gilles Paché

Logistique de crise

GILLES PACHÉ

LOGISTIQUE DE CRISE



9 AVRIL 2020 / 10 H / **N° 40**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

C' est peu dire que les sciences du management n'ont pas bonne presse en ces temps difficiles de crise sanitaire. Après tout, n'ont-elles pas eu de cesse de célébrer la mondialisation et la financiarisation dont on paie aujourd'hui le prix fort ?

Éclair de lumière dans un ciel bien sombre, nous (re)découvrons pourtant, avec la pandémie de Covid-19, que la logistique peut être au service de la Société, et pas seulement au service d'une globalisation sans foi ni loi. Détour iconoclaste en vue de défendre une vision humaniste de la gestion des organisations, loin du péché originel de *managérialisme*.

Lorsque les historiens de demain se pencheront sur l'année 2020 et décrypteront la crise sanitaire du Covid-19, nul doute qu'ils évoqueront une planète qui a tremblé. Tremblé face à la propagation d'un coronavirus très contagieux ayant conduit plusieurs milliards d'humains à se confiner, mais aussi tremblé face à une économie-monde menacée d'effondrement brutal, et sauvée notamment par un retour inattendu – et massif – de l'État-providence. Mais c'est sans doute la remise en question d'un modèle de globalisation, fondé sur la fragmentation des chaînes de valeur d'un même produit entre des dizaines de pays, distants de milliers de kilomètres, qui sera questionnée. Comment a-t-on pu arriver à des choix stratégiques conduisant à la fabrication puis la distribution d'un smartphone impliquant des fournisseurs d'écrans, de microprocesseurs et de caméras qui proviennent de centaines de fournisseurs disséminés sur la planète ? Et sans doute plus grave : comment a-t-on pu accepter que se développe impunément une dépendance absolue de laboratoires pharmaceutiques européens à des principes actifs élaborés en Chine et en Inde ?

Rappelons-nous un instant les toutes premières interventions du gouvernement français sur la pandémie de Covid-19, fin février 2020, par la bouche de Bruno Le Maire, ministre de l'Économie et des Finances. Alors que le pays, avant même son confinement, commençait à ressentir les effets d'une crise économique et sociale annoncée, le Ministre vouait aux gémonies ces fameuses « chaînes globales de valeur », en se faisant le chantre de relocalisations industrielles. Comme si la vague de mondialisation devait être endiguée à tout prix, avec une crise sanitaire finalement salutaire pour nous permettre de prendre conscience de ses excès. Étrange renversement du discours politique libéral véhiculé par le président Emmanuel Macron qui, il y a peu de temps encore, tressait les louanges d'une fragmentation des chaînes globales de valeur dont Pierre Veltz retrace remarquablement la logique en œuvre dans son ouvrage *La Société hyper-industrielle*(2017).

Si ce moment singulier de l'Histoire est celui des interrogations sur nos manières de (re)penser la structuration des systèmes productifs, il se présente également comme un révélateur de la manière dont la logistique est passée, en quelques semaines, d'un statut de démarche *prédatrice* à un statut de démarche *salvatrice*. À

vrai dire, pendant la pandémie de Covid-19, nombre de citoyens ont tout simplement découvert le caractère central de la logistique, qui se cantonnait jusqu'alors à une vague connaissance de quelques-unes de ses manifestations : des camions qui encombrant les routes et autoroutes, mais polluent aussi nos villes ; des entrepôts en périphérie des agglomérations qui défigurent le paysage ; des manutentionnaires mal payés et soumis à des conditions de travail d'une dureté peu contestable. Beaucoup de téléspectateurs se souviennent ainsi de reportages TV sur un distributeur alimentaire allemand et un commerçant en ligne américain qui firent sensation quant à l'enfer vécu par leurs préparateurs de commandes en entrepôt, véritables esclaves des temps modernes. En bref, l'image désenchantée d'une fonction mal connue.

Pour les observateurs plus attentifs, et notamment les contempteurs de la mondialisation débridée, dont les chaînes globales de valeur sont la représentation emblématique, la critique est encore plus acerbe. Selon eux, la logistique est par nature prédatrice, *elle est en partie à l'origine de la crise*, en ayant fourni les outils et démarches de management ouvrant la voie à une circulation accélérée et facilitée des flux de marchandises et de personnes à l'échelle de la planète. Ainsi, le recours à des porte-conteneurs de plus en plus gigantesques, et utilisateurs de fuels de mauvaise qualité, a conduit à faire tendre les coûts unitaires de transport vers zéro au prix de dégâts environnementaux majeurs, tandis que progressive concrétisation de la « nouvelle route de la soie » (*one belt, one road*), sous les auspices de la Chine, est un avatar supplémentaire d'infrastructures logistiques au service d'une économie mondialisée. Autrement dit, toutes les pièces du puzzle sont rassemblées pour nous donner à voir une logistique que l'on ne peut qu'abhorrer.

Voilà qu'une crise sanitaire majeure embrase notre Terre, et le discours change brutalement dans les médias, et bien au-delà. La logistique devient salvatrice : *elle est une arme essentielle pour faire face à la crise*. Des appels au secours relatifs à l'absence de masques de protection ? C'est une exceptionnelle logistique qui est déployée sous la forme d'un pont aérien entre la Chine et la France : 600 millions de masques (dont 74 millions de FFP2) expédiés sur quatorze semaines à partir de fin mars 2020, acheminés sur un *hub* central avant d'être répartis dans huit entrepôts en France, puis distribués dans les différents centres médicaux. Une population confinée, et sous stress, à nourrir en évitant des rayons de supermarchés en rupture ? Des chauffeurs routiers courageux qui approvisionnent les magasins, présentés comme des héros ordinaires, ces « premiers de corvée » si bien décrits par Johann Chapoutot dans *Pathologies sociales* (2020). Un ramassage et un acheminement de déchets pour éviter la propagation de maladies et de nuisibles ? Les éboueurs, autres « premiers de corvée », qui sont chaudement remerciés par des mots déposés sur des poubelles et des bennes à ordures.

Sans doute faut-il ici rappeler l'étymologie du mot « crise », en référence au grec ancien *krisis* (κρίσις), entendu comme l'action ou la faculté de distinguer. La pandémie de Covid-19 est ainsi un moment singulier de l'Histoire, comme nous l'avons écrit, un moment pendant lequel distinguer devient capital, distinguer entre ce que le meilleur des Hommes peut révéler et le pire que l'on imaginait

inéluctable. Il est réconfortant de savoir qu'une démarche au service de la mondialisation effrénée porte en elle les germes d'un humanisme toujours vivant. Et que des outils de management ne sont pas condamnés à être asservis à une financiarisation triomphante, alors même que c'est justement le *managérialisme* à outrance qui a mis en lambeaux le système hospitalier français. Encore faudra-t-il retenir la leçon pour ne pas retomber dans nos travers « après ». Ceci exigera, entre autres, un total *aggiornamento* dans la manière d'enseigner aux futurs managers la gestion des organisations – et ce qu'est réellement la « performance » – au sein de nos Universités et *business schools*.

GILLES PACHÉ

C'est peu dire que les sciences du management n'ont pas bonne presse en ces temps difficiles de crise sanitaire. Après tout, n'ont-elles pas eu de cesse de célébrer la mondialisation et la financiarisation dont on paie aujourd'hui le prix fort ?

GILLES PACHÉ

GILLES PACHÉ, NÉ EN 1958, EST PROFESSEUR DE MANAGEMENT À AIX-MARSEILLE UNIVERSITÉ. DIRECTEUR D'AIX-MARSEILLE UNIVERSITÉ ÉDITIONS, IL A NOTAMMENT PUBLIÉ *IMAGES DE LA LOGISTIQUE : ÉCLAIRAGES MANAGÉRIAUX ET SOCIÉTAUX* (2017).

9 AVRIL 2020